

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an... 60 fr. Six mois... 36 fr. Trois mois... 20 fr.
POUR L'ÉTRANGER : Un an... 142 fr. Six mois... 86 fr. Trois mois... 52 fr.
Chèque postal Lorient 556-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Tu ne voteras pas !

Voici venir les élections et la période intéressante qui les précède. Parfaitement, intéressante. Non pour notre éducation — sachant à quoi nous en tenir à ce sujet — mais pour les vérités que les candidats vont se jeter à la face comme autant d'arguments peu favorables à leur élection ou réélection. On apprend toutes sortes de choses pendant cette instructive période : Trahison des uns, compromission des autres, pots de vin, menaces, dégonflages, etc. La série est belle.

Populo qui est de bonne foi se laissera encore prendre à cette mise en scène ; ça lui procurera de nouvelles déceptions pour plus tard, mais, surtout, ça lui permettra d'espérer pour le moment. Justement la vie n'est faite que d'espérance, autant de gagné...

Et puis, c'est une occasion pour l'électeur de se passionner pour quelque chose et d'échanger ses idées.

Nous avons déjà vu des exclusions retentissantes du sein de certains partis politiques. Si l'électeur suivait cet exemple il n'y aurait pas un seul député de réélus, ce qui, d'ailleurs, n'aurait aucune importance puisqu'il en désignerait de nouveaux qui auraient tôt fait de suivre les traces de leurs devanciers et de songer plus à leurs petites affaires pécuniaires qu'au mandat qu'ils ont reçu, ainsi qu'à devenir un peu trop enclins à défendre leurs commanditaires aux dépens de leurs mandants.

Je n'arrive pas à comprendre — je ne sors pas de Polytechnique — que tant d'individus fassent abstraction de leur personnalité en remettant leurs destinées à une poignée d'arrivistes cyniques et surtout que l'on appelle cela « Manifestation de la volonté du Peuple souverain », ô ironie ! Plutôt volonté de s'annuler, volonté de se démettre ; c'est comme la « Liberté » : liberté de crever de faim, par exemple, ou encore liberté de choisir entre la caserne et le bagne, mais pas liberté de vivre selon son entendement tout en ne nuisant à personne.

Comme si nous avions eu besoin de la présente Chambre pour nous mettre à deux doigts de la faillite (remise à un peu plus tard) ou pour faire roi Poincaré-Daudet, Décrets-Lois-Poincaré, ou pour verser nos deux décimes dans l'escarcelle désespérément vide du ministre des Finances. Pas besoin d'être tant, j'aurais bien fait ça tout seul et sans fatiguer mes ménages.

Ne volant pas, je n'aurais toujours pas à rougir des forfaits et des inepties aux conséquences désastreuses de la prochaine Chambre.

Cependant, je ne puis m'empêcher de déplorer cet aveuglement qui conduit (c'est une façon de parler) le peuple aux urnes — véritables et modernes boîtes de Pandore.

Si seulement ces élus étaient sincères et qu'ils aient l'intention de travailler à l'amélioration de notre pénible existence, mais ils sont députés pour le titre qui les sert et c'est tout. Quand bien même quelques-uns seraient animés de ces bonnes intentions qu'ils ne pourraient rien faire, absolument rien, sinon s'attirer les haines de tous ces vautours rapaces, arrivistes éhontés.

Voyez leur façon de « travailler ». Un état de chose nouveau se présente ou bien de nouvelles nécessités se font sentir, depuis six mois, un an. Alors on avise à fabriquer des lois *ad hoc*, des lois régissant ces nouveaux faits avec toute la rigidité possible. En général, la loi intervient trop tard ou quand il n'est plus besoin ; de toute façon, elle s'adapte mal à l'objet qui l'a motivée. La loi sur les doubles décimes et les nombreuses augmentations fiscales en est une preuve. Elle intervient à la veille de la banqueroute, donc trop tard pour y parer et, d'autre part, elle s'adapte mal à ces motifs en ce sens qu'elle augmentera davantage la gêne et la misère générales, ce qui est loin d'être un remède et qui ne fera sans nul doute que précipiter la catastrophe.

Peut-on sainement penser, régir et réglementer avec des textes inélastiques et rigides les besoins et les manifestations complexes de la vie, essentiellement variables et instables, puisqu'ils sont la résultante de certains phénomènes et faits innombrables et constamment nouveaux qui créent cette vie ou, tout au moins, l'entretiennent ; celle-ci ne pouvant exister sans eux. Les conditions de la vie changent, seules les lois demeurent immuables.

Il faut l'apathie coupable du peuple pour que cet état de chose se perpétue. Apathie entretenue soigneusement par tous les journaux qui pensent, réfléchissent, déduisent, raisonnent, concluent,

pour leur lecteur, dispensant celui-ci de se faire une opinion personnelle en observant, en étudiant, en se livrant à un petit travail intellectuel propre à fixer son sentiment sur chaque objet.

Voilà un des plus grands maux dont souffre le prolétariat : la paresse de raisonner soi-même, de ne penser que par soi-même, d'après ses observations, ses réflexions, etc. Alors que, sincèrement, il se croit révolutionnaire, à peine, de par son ignorance, s'il est réformiste. Il est routinier et respectueux du passé. Il ne cherche pas à comprendre pourquoi il est victime du gouvernement, il le constate. Il voue au mépris général la Chambre du Bloc national, il insulte les flics, l'armée et, que veut-il faire ? Œuvre de réformiste routinier. Il voudrait un gouvernement rouge, une Chambre et une armée rouges. Changer de maîtres n'est pas un résultat, c'est modifier les institutions existantes et non ceux qui les représentent, qu'il faudrait. Un travailleur ne va pas chercher si loin, d'abord il n'a pas le temps. Malgré l'imbécillité heureuse qui a inventé la formule « les trois huit » un ouvrier n'a pas huit heures par jour à sa disposition pour ses loisirs. N'y aurait-il à en retrancher que le temps qu'il met à se rendre chez lui à son travail et celui de ses repas, que ses huit heures seraient déjà bien écorchées.

On a répété des millions de fois cette plus heureuse formule : « Peuple guériss-toi des individus ». Il faudrait dire aussi, s'adressant à l'individu : « Aie confiance en toi ». Ce qui ne signifie pas qu'il faille être infatué de sa petite personne, mais seulement qu'il se soit intelligent que l'on se croie, on peut et on doit se faire et avoir une opinion sur toute chose, avec raisons et motifs à l'appui. Une opinion est toujours discutable, elle doit être discutée. Celui qui l'a émise de bonne foi la discutera de même, sans animosité ni idées préconçues. L'électeur aux idées toutes faites ne permettra pas que l'on fasse objection à l'opinion... de son parti et il y répondra avec les phrases-formules... de son journal dont il se fait l'intellect tous les jours. Celui-ci n'est pas un homme libre, c'est un suiveur, un mouton, un valet. Et c'est cet individu, type reproduit à des milliers d'exemplaires, qui fera la majorité. Donc ce type est nuisible. Il est trop tard pour l'éduquer, essayons-le pourtant. C'est le moment, essayons à le retenir d'approcher des urnes, chaque abstention étant une manifestation de la volonté des hommes libres faite à la face des dictateurs de droite ou de gauche dont nous ne voulons pas, nous, anarchistes, étant assez grands garçons nous-mêmes pour nous diriger dans la vie.

J. H.

CE SOIR

Réunion à 20 h. 30, maison Commune, 49, rue de Bretagne, du Comité d'Initiative de l'U. A. et de celui de la Fédération Parisienne. Les bureaux de chaque secteur antiparlementaire sont priés de se faire représenter. Les délégués de groupes sont invités à être sans faute à cette assemblée.

Qu'importe

Rome, 7 avril. — La victoire fasciste s'affirme écrasante. En effet, les résultats maintenant connus des deux tiers des sections électorales confirment cette victoire décisive du gouvernement. victoire, il est bon de le reconnaître, due en grande partie non seulement au prestige du fascisme lui-même, mais encore aux dispositions de la loi électorale. La liste nationale obtient jusqu'à présent 1.341.655 voix. La liste bis obtient 55.597 voix ; ce qui assure au parti fasciste, jusqu'à présent, un total de voix équivalent à 1.437.252.

Les minorités obtiennent un total de 823.910 voix ainsi divisées :

Socialistes unitaires	150.342
Socialistes maximalistes	151.655
Communistes	87.381
Populaires de Don Sturzo	252.973
Républicains	39.416

On évalue à 62 % l'ensemble des votants. Il avait été de 56 0/0 aux élections de 1921. (Radio.)

Hier, les fascistes n'étaient qu'une poignée à la Chambre et surent quand même imposer leur affreuse dictature à toute l'Italie. Ces élections ne changent absolument rien à la situation, tout au plus elles la légalisent.

Demain, quand les révolutionnaires pourront prendre leur revanche sur les bandes mussoliniennes, ils n'auront pas à se préoccuper avant s'ils sont représentés à la Chambre. Et ce sera certainement parce qu'ils n'y sont pas représentés qu'ils doivent garder tous les espoirs.

NOUS FERONS L'ADDITION

très prochainement, à la fin de cette semaine, des abonnements nouveaux qui nous seront parvenus durant ces trente jours. Nous vous la ferons connaître ensuite et vous apprécierez vous-mêmes le résultat de notre

Nous le voudrions

ce résultat, meilleur qu'il ne s'annonce et nous vous prions, dans cette intention, de ne pas laisser passer ces deux jours sans venir grossir le chiffre de

nos abonnés

APRÈS LE 10 AVRIL

nous saurons le nombre des vrais amis du quotidien. Voyons ! sacrés acheteurs ! numéro de la province, soyez-en de ce nombre, vous avez encore le

Osugi fut bien assassiné par ordre

Lorsque nous annonçons, au mois de janvier dernier, que le capitaine Amakasu, le brutal meurtrier de notre camarade japonais Sakaye Osugi avait été condamné à dix ans de prison, nous disions : « Il est très douteux qu'il fasse sa peine. » Nos prévisions étaient exactes.

Nous apprenons par le *Industrial Worker* que l'occasion du récent mariage du prince-régent du Japon, 40.000 prisonniers ont été pardonnés et mis en liberté. Le capitaine Amakasu se trouve être un des favorisés.

Ce fait nous prouve positivement que le gouvernement nippon a été l'instigateur du massacre des révolutionnaires qui se produisit immédiatement après le tremblement de terre, et que la condamnation d'un petit nombre des assassins fut une excuse pour cacher sa responsabilité en la matière.

COMITÉ DE DÉFENSE SOCIALE

Ceux qui parlent pour Gaston Rolland

Léon HENNIQUE

Il ne s'agit pas de savoir aujourd'hui si Gaston Rolland fut injustement ou justement condamné : l'éloquente et généreuse brochure de Han Ryner est là qui nous parle et nous émeut. Il s'agit d'aller vite au plus pressé, n'est-ce pas ?... Quand un homme s'affaisse tout à coup dans la rue, pour une cause ou pour une autre, les passants arrivent, tâchent de le secourir et ne s'occupent ni de ce qu'il est, ni de ses qualités ou de ses défauts.

Gaston Rolland, à l'heure actuelle, me paraît être l'homme en question. Il est malade, il a trop souffert ; il est en danger de mort peut-être ; il a besoin de sa liberté pour guérir et pour vivre. Je me joins à vous précipitamment, de tout cœur, et, avec vous, je demande, j'implore cette liberté.

P. VIGNE-D'OCTON

A votre appel si émouvant en faveur de Gaston Rolland, je m'empresse de répondre que sa détention est une honte de plus à ajouter à toutes celles dont le militarisme ne cesse d'affliger notre malheureux pays. Je fais les vœux les plus ardents pour que cesse au plus tôt ce crime de lèse-humanité.

GOUTTENoire DE TOURY

Je connaissais l'affaire Gaston Rolland et j'ai déjà manifesté ma sympathie pour ce martyr de ses convictions ; mais j'ai relu avec intérêt la belle brochure d'Han Ryner que je vous remercie de m'avoir envoyée.

Vous me demandez quelques lignes pour une nouvelle brochure : tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne mets rien ni personne au-dessus de ceux qui savent souffrir et, au besoin, mourir pour leur idéal ; c'est qu'à notre époque d'universelle lâcheté, ces hommes-là sont les seuls véritables bienfaiteurs de l'humanité ; c'est que, contre le péril de guerre, plus menaçant que jamais, l'exemple de ceux qui disent : « Plus jamais ! sous aucun prétexte ! » est, à mes yeux, le seul acte valable de propagande.

C'est vous dire si j'admire Gaston Rolland et si je souhaite sa mise en liberté — cette tardive mesure de justice.

A OULLINS

Aujourd'hui 8 avril, à 20 heures, Salle de l'Eden-Cinéma, rue de la Gare,

GRAND MEETING

en faveur de l'Amnistie

Orateurs : Germaine Berton et Frayssé

Entrée : 0 fr. 50, pour couvrir les frais.

NOTRE CONCOURS-ENQUETE

Les Partis - Les Hommes VI. L'ARLEQUINADE SOCIALISTE

Républicains socialistes, Socialistes indépendants, Parti socialiste français, Parti socialiste S. F. I. O., que de socialistes, bon Dieu ! Dans ce grouillement de groins, une truie ne parviendrait pas à reconnaître ses petits.

Dans certaines gargotes, on sert, sous le nom d'Arlequin, une ragougnasse peu appétissante composée de tous les restes de viandes et de légumes dédaignés par les clients et laissés pour compte à la cuisine.

Tout le monde sait que, pour les travestissements de Carnaval, on désigne sous le nom d'Arlequin, un bouffon dont le costume est fait de pièces multicolores.

Ces comparaisons ne sont pas précisément d'une distinction parfaite ; mais elles s'appliquent rigoureusement à ce ramassis de politiciens que nous avons groupés sous cette étiquette qui fait image : l'Arlequinade socialiste.

Le plus curieux, c'est que chaque fraction de ce groupe bigarré se proclame en possession de la vraie, de la seule, de l'authentique doctrine socialiste ; mais ce qui est exact, c'est que toutes vivent en décalage avec le socialisme intégral, sans alliage et de bon aloi.

Une seule fois, ces fractions qui se querellent et se combattent sans cesse, se trouvent unies : le 4 août 1914.

Ce jour-là vit s'accomplir le miracle qui les rassembla toutes dans l'Union sacrée et la Guerre à outrance pour le Droit, la Justice, la Liberté et autres calembredaines.

Ces gens qui, en temps de paix, se refusaient à voter les crédits destinés à faire marcher la mécanique capitaliste, votèrent avec un enthousiasme frénétique les milliards, que l'impérialisme mondial jetait dans le gouffre avec des millions de cadavres et d'affolement de ces « farouches Internationalistes » fut tel que, après avoir fait leur, durant des années et des années, cette admirable formule : « Pas un sou, pas une fesse nationale ! » ils acclamèrent et pratiquèrent cette autre : « Pour le militarisme et la défense nationale, jusqu'au dernier sou, jusqu'au dernier homme ! »

Si ces traitres — oui, dans ces heures tragiques et décisives, ces individus ont trahi, en bloc, la classe ouvrière — tonfesaient leur crime, s'ils s'en repentaient, s'ils réprouvaient publiquement la trahison dont ils se sont rendus coupables ; si, pour expier leur indignité et tenter de se réhabiliter, ils rentraient modestement dans le rang, il serait possible — à tout péché miséricorde ! — de les amnistier.

Mais on en est encore à attendre d'eux le désaveu de leur Socialisme de Guerre ; on est fondé à croire qu'ils ne regretteront rien, et il n'est pas douteux qu'ils feraient demain ce qu'ils ont fait hier.

Ignoble !

Supposons un homme de conviction sincère et désintéressée, momentanément fourvoyé dans cette Arlequinade ravagée de convoitises électorales. Imaginons ce « phénomène », déployant largement le drapeau du socialisme sans compromission, rappelant les autres au respect et à l'application de la doctrine et des méthodes qu'ils se flattent d'incarner, s'affirmant carrément contre la défense nationale et contre la propriété individuelle.

Al ! mes amis, quel potin dans ce Landerneu ! Quelle colère, quelle indignation ! Et comme le phénomène serait vidé en vitesse, définitivement coulé, traité de fou dangereux et d'anarchiste !

Ce sincère ne se trouvera pas, du moins parmi les élus et les aspirants. Les premiers veulent rester au Parlement ; les seconds ambitionnent d'y pénétrer. Tout est là, rien que là.

Les partis politiques qui se prétendent socialistes mentent effrontément. Ils ne sont qu'une rallonge des partis bourgeois. Le socialisme qui, depuis 1848, en France, a bercé de la chanson consolatrice l'âme enfantine des masses populaires, use des tromperies les plus grossières à l'effet d'entretenir dans cette âme naïve la confiance dont les marchands actuels de l'idée socialiste ont besoin pour s'assurer les profits qu'ils tirent de leur firme électorale.

Le nombre des lucides qui aperçoivent clairement que la manœuvre socialiste n'est qu'une mascarade est encore infime ; mais il grandit sans cesse.

Le temps du demi-quarteron d'abstentionnistes est loin. Le demi-quarteron a fait des petits, et la tactique des électeurs bourrant leur fusil avec un bulletin de vote (J. Guesde) et des socialistes faisant la Révolution au Parlement, cette tactique perd de plus en plus de crédit.

Autant qu'ils le pourront, les antivotards que nous sommes en hâteront la faillite.

**

Lire dans le Libertaire de demain :

« Les Amphibies »

Silhouettes de Frossard, E. Lafont, Victor Méric, Henri Torrès.

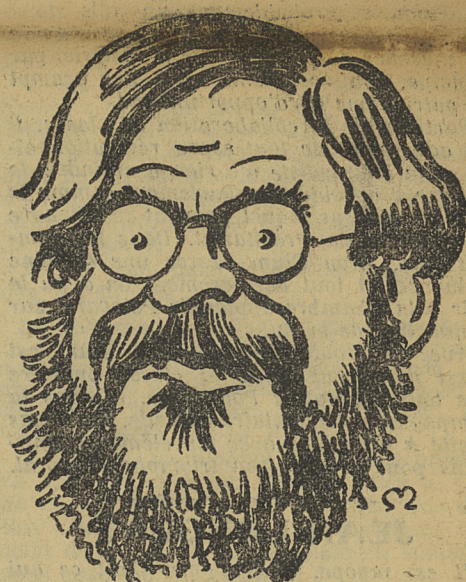
ALBERT THOMAS

« Chut ! ne dites pas de mal de lui... il a rendu tant de services à ses copains pendant la guerre... » Et ses copains étaient si nombreux !... Tous ses électeurs d'hier et ceux de demain.

Mais nous n'avons pas de reconnaissance à avoir envers Son Excellence Albert Thomas. Ses mises en surris ne nous ont pas lié au sort de cette grosse fripouille.

Socialiste d'avant-guerre, socialiste de guerre, socialiste d'après-guerre, toujours socialiste : en gouvernant, en faisant tuer, en faisant fabriquer des munitions, en se faisant élire et réélire, en présidant le Bureau International du Travail, en liant les syndicats de la C. G. T. au sort de sa carrière politique, en profitant des affaires de Loucheur, et en s'assurant sur le dos du Proletariat le plus pansu des mandarinats.

Albert Thomas est l'image même de la noble Politique prostituée au Travail. Dès ses débuts il tombe sur les organisations ouvrières comme le marlou tombe sur les malheureuses filles qu'il exploite. La guerre marqua le triomphe de son système syndicalo-politique pour le plus grand



bien de la Patrie de M. Poincaré et de M. Jouhaux.

Gênève, Washington, Lausanne, tous ces noms de villes qui rappellent la honte du syndicalisme, son humiliation et son asservissement aux forces bourgeoises sous prétexte d'intérêt général, marquent les « succès » d'Albert Thomas et de ses complices de la rue Lafayette.

Nous savons bien que, depuis, les politiciens du Parti Communiste en ont fait autant avec la C. G. T. U., et que Moscou est un nom de ville qui ne résonne guère mieux aux oreilles des travailleurs... Mais il faut reconnaître que les Treint les Vaillant-Coulurier et consorts, n'ont fait que marcher sur les brisées d'Albert Thomas.

Ceux-là ne sont que les disciples de celui-ci. Ils lui doivent leur méthode, celle qui anéantit le mouvement ouvrier en France. Il n'y aura de révolution possible pour le Proletariat que le jour où il se libérera d'abord des Albert Thomas de toutes couleurs.

PIERRE RENAUEL

Vétérinaire, il était naturel qu'il consacra ses instants aux électeurs — aussi n'y manqua-t-il point.

Député du Var en 1914, il alla, avec une maestria sans pareille, le socialisme et le patriotisme.

Lorsque le vieux Edouard Vaillant mourut, ce fut lui qui prit sa succession à « l'Humanité » au fauteuil de Jaurès.

Il eut pendant un certain temps une grande influence sur les socialistes — et faillit entrer dans le ministère Painlevé.

Jusqu'au boutiste intégral, il ne ménagea pas ses injures aux rares socialistes qui soutinrent le socialisme contre la guerre.

Lorsque Clemenceau forma son ministère de guerre, il avait accepté avec Laval d'entrer dans la combinaison dont Albert Thomas devait faire partie. Le vieux Tigre ayant refusé Renaudel, ce fut la cause déterminante de l'opposition des S. F. I. O. au ministère Clemenceau.

Quand la fraction Longuet-Frossard obtint la majorité dans le Parti, il fut débauché de « l'Humanité » et fut remplacé par l'ineffable Cachin.

Il fonda alors une petite canard « La Vie Socialiste » dans lequel il injuria et traita

de vendus à l'Allemagne tous ceux — socialistes, syndicalistes ou anarchistes — qui étaient contre la guerre.

Blakboulé en 1919, il est entré dans la voie du « Bloc des Gauches » depuis longtemps, puisque membre du Conseil Politique du « Quotidien ». Il n'eut pas le courage de reprendre ses lanceuses et de s'adonner aux animaux ; c'est vraiment dommage, car ceux-ci y perdent un grand serviteur.

Chef de liste dans le Var d'une coalition socialo-radical, il sera certainement élu. Et nous le verrons sans doute ministre — il fera aussi bonne figure au banc des excellences que beaucoup d'autres. Il sait très bien se servir du chysère — il réussira dans le Monde !

PAUL BONCOUR

Les débuts politiques de Paul-Boncour furent heureux. Bien jeune encore, il fut chef de cabinet de Viviani, et un peu plus tard, ministre du Travail sous le ministère Caillaux.

Membre du Parti socialiste indépendant, qui se divisa en 1914 sur la loi de trois ans, il fut battu aux élections de 1914, ce qui lui permit d'avoir un rôle assez effacé durant la guerre, et de se refaire une virginité politique. Considérant que le Parti socialiste indépendant n'offrait pas un terrain assez propice à son arrivisme, il adhéra au Parti S. F. I. O., et en 1919 se représenta à Paris aux élections législatives, et fut élu.

Orateur élégant et maître de son éloquence, Paul-Boncour charme ses collègues de la Chambre, mais berce et endort ses électeurs. Son pale réformisme et son traditionalisme étroit sont un danger pour la classe ouvrière, et il s'est efforcé non pas de s'adapter aux doctrines socialistes qu'il a épousées, mais d'adapter celles-ci à sa personne.

Ministre d'acier, il sera ministre demain. Son socialisme n'est pas dangereux pour le capitalisme, et la prise du pouvoir politique est le seul but, de cet avocat adroit, qui aspire aux plus hautes fonctions.

Comme tous ceux qui n'ont vu dans le socialisme qu'un champ à exploiter, Paul-Boncour qui a quitté Briand pour Jaurès, retournera aujourd'hui à son ancien chef, et nous le verrons très probablement un jour ou l'autre dans un gouvernement, à côté du renégat de la grève générale.

LÉON BLUM

C'est le mathématicien du Parti Socialiste. Pour Léon Blum le problème politique se présente comme un théorème algébrique, et c'est de la même façon qu'il entend la résoudre. Ce politicien est un calme, et personne ne peut s'étonner qu'à la suite du Congrès de Tours, et de la division du Parti socialiste unifié, il n'ait pas opté pour le Communisme se réclamant de la violence.

Ancien maître de requêtes au Conseil d'Etat, il fut élu député en 1919. Durant le premier voyage de Cachin en Russie — ils étaient d'accord à l'époque — il assura l'intérim comme directeur de « l'Humanité ».

Léon Blum s'est, durant sa première législature, manifesté un politicien adroit, et jouera probablement un rôle dans l'avenir. S'il est réélu, il dirigera sans doute les marches du pouvoir, car ministériel par principe, son socialisme n'est pas exempt de patriotisme et d'opportunisme.

Partisan de la collaboration de classe, il est adversaire de tout esprit révolutionnaire, et la bourgeoisie n'a rien à craindre de lui, car il considère le Parlement comme le seul terrain sur lequel peuvent se défendre les intérêts du Proletariat. Dans les commissions, Léon Blum exerce une certaine influence, et tout dernièrement on a pu le voir à la Chambre applaudir Poincaré, sur la question de la Ruhr.

Avec sa froide logique, Léon Blum est aussi dangereux pour la classe ouvrière que tous les autres Politiciens, et dans la campagne parlementaire actuelle, il n'a pas hésité à faire bloc avec les éléments bourgeois pour assurer son triomphe électoral.

JEAN LONGUET

Il est myope, très myope. C'est ce qui l'empêche de prendre un chemin net, car il ne voyait jamais bien la voie à suivre.

Il eut la bonne fortune d'être le petit-fils de Karl Marx — cela le dispensa d'avoir une conception philosophique. Fils de Charles Longuet, il n'eut même pas besoin de posséder un quelconque talent : le père était un grand pamphlétaire.

Avocat, il plaça quelquefois avec toute l'éloquence que l'hérédité avait pu lui transmettre.

Député de la Seine en 1914, il vola, comme tous les autres, les crédits de guerre et la censure ; en 1915 il se révéla, mais son pacifisme n'était pas de l'internationalisme. Car tout en demandant la paix, il voulait quand même la victoire ; tout en disant que les alliés étaient des impérialistes, il leur accordait les crédits, et ne souleva jamais la moindre objection aux traités secrets qui partageaient l'Europe comme un vulgaire baba au rhum.

Lorsque Cottin commit son geste sur le Tigre, Longuet se souvint d'une vague parenté avec le vieux chouan ; et il fut le mauvais goût d'écrire un article à la louange du ministre de Draveil — papier lâche et odieux qui accablait notre Emile.

Il fut, pendant longtemps l'idole sacrée des publics de meetings, et il ne fallait pas, sous peine de voir se changer la foule en meute hurlante, tenter de ternir la vertu du directeur du « Populaire ».

Mais survint le Congrès de Tours — et Longuet, « excedere deo » devint le plus ignominieux des renégats aux yeux de ses adulateurs de la veille.

Il représente dans le Parti une fraction qui se réclame de la lutte de classes — et sera quand même élu sur la liste du « Bloc des Gauches ». Ce qui prouve bien qu'on arrive à tout quand on est médiocre.

AUBRIOT

Il ne trouvait pas, après la capitulation d'août 1914, le mot « socialiste » assez vague, assez lâche, assez vide de tout sens émancipateur. Il lui accorda l'épithète de « français » pour en dégoûter plus encore les hommes de conscience.

Ce socialiste de guerre revendiqua sa courtoisie en devenant un des chefs du Parti Socialiste Français. Ainsi M. Poincaré

LA LUTTE SOCIALE sur les chantiers de la Seine

Aurons-nous un lock-out du Bâtiment parisien ?

En face des revendications posées par les Travaillistes du Bâtiment, le patronat a pris ses positions de combat à peu près partout ; à part les indépendants, qui accordent une satisfaction de transaction, les revendications sont repoussées.

Les patrons, disciplinés, offrent des heures supplémentaires ou des primes de vie chère ou de rendement, mais se refusent à une augmentation de salaires.

Et c'est une quantité de chantiers en effervescence ou arrêtés.

Pour commencer leur contre-offensive, les entrepreneurs suspendent l'embauche ; il est évident que le patronat ne va pas se laisser faire et il est disposé à résister. Irra-t-il jusqu'au lock-out ?

Voici quelques chantiers en conflit :

17, rue de la Santé, le conflit devait se solutionner hier, mais l'entrepreneur voulait que seul le client en fasse les frais ; or, la Société Franco-Américaine n'ayant rien voulu savoir, le chantier reste à l'arrêt.

Au Pont Doudeauville, la diminution de production ayant suivi le dépôt des revendications, les cimentiers ont été remerciés ; d'autres continueront...

Chez Guilmoit, rue de Fécamp, le singe a refusé de recevoir la délégation ouvrière ; c'est de l'action à faire...

Au chantier des Invalides, chez le même, tacheron payé à peu près, mais ne veut pas de syndiqués. Avis aux chômeurs...

Rue du Val-de-Grâce, chez Chouard, le on embauche deux compagnons le matin pour en vider le soir sans prétexte. C'est une sélection à laquelle les copains se refusent de se prêter.

Société Centrale d'Entreprises, chantier Cité Adrienne, les copains avaient eu 0 fr. 25 de plus avant le meeting, ils ont obtenu 0 fr. 25 horaire de plus depuis ; ils approchent du cahier.

Sur les chantiers Sainttrapt et Brice, le cahier de revendications est déposé. Il y aura du mouvement...

Au moulin du quai de la Gare, la réponse sera donnée aujourd'hui.

Au chantier Vié, avenue du Parc-Montsouris, un chef fasciste a remplacé le chef français ; le nouveau balance ceux qui parlent de revendications.

Au chantier Lapeyrière, au Champ-de-Mars, le chef appelle les flics au lieu de payer la journée d'un ouvrier qui est renvoyé pour avoir posé les revendications. Il y a là aussi du boulot à faire.

Dans leur assemblée extraordinaire de dimanche 6, les Carreleurs-Faïenciers ont décidé la grève pour leur corporation. Elle sera effective ce matin.

Au champ de courses d'Auteuil, chantier Chouard, tout le monde a été liquidé en réponse au dépôt du cahier. On rembauchera, gardons les mêmes et on recommence...

Chez Barat, dans la Serrure, le copain qui avait été jeudi au meeting fut remercié ; les esclaves de la boîte n'ont rien dit.

Le mouvement en général est bien parti et il ne tient qu'à la volonté tenace des camarades qu'il apporte rapidement des avantages sensibles.

Le S. U. B.

Dans le Chauffage

Les fumistes du Bâtiment, les monteurs en chauffage, les plafonneurs-calorifugeurs sont autonomes par dignité syndicaliste.

La décision d'autonomie commence à porter ses fruits. De bons militants qui avaient quitté l'organisation depuis que le syndicalisme était inféodé à un parti politique, sont revenus parmi nous en nous disant toute leur joie de voir qu'ils allaient à nouveau pouvoir œuvrer réellement pour le syndicat enfin débarrassé des grugeurs politiques.

Camarades, courage, la victoire est au bout. En conséquence, ne manquez pas de venir tous à l'assemblée générale extraordinaire qui se tiendra le vendredi 25 avril, à 18 heures, Bourse du Travail.

Un tiers du bureau étant renouvelable, un appel est fait aux camarades qui voudraient présenter leur candidature pour les postes à pourvoir.

S'adresser au Syndicat autonome du Chauffage, bureau 23, quatrième étage.

Le Conseil Syndical.

Scieurs de pierre tendre

Le tacheron Ganneau est vraiment un type épatant, quasi universel. Sans être un réclamer, il tient à passer à la postérité.

Non seulement il paye au-dessus du tarif syndical, mais aussi en bon « philanthrope » il fait faire 9 heures aux compagnons, c'est d'ailleurs avec cette seule intention que Ganneau a dépassé la thune.

Ce brave homme, dont le cœur est aussi fermé que les cordons de sa bourse, fait vibrer la corde sensible du sentiment des gros sous en prolongeant d'une heure la

ré pourrait dormir sur ses deux oreilles. Il n'aurait même plus le quart d'heure d'incertitude d'une veille de mobilisation générale. Enfin, les socialistes s'avouant français, il n'y aurait plus de doute : leurs militants, à l'heure du danger, conduiraient aux frontières leurs troupes contre l'ennemi national.

Hélas ! ce Parti Socialiste Français n'eut que des chefs. Les troupes firent défaut. Cependant, au moment des élections, M. Aubriot prend du poil de la bête. Trouver des électeurs, voilà l'unique but de son existence. Aussi pour les appeler à lui, il use de tous les bons moyens. Il s'assure l'amitié du marquis de Fontaine dont l'écurie est fameuse sur les champs de courses. Aubriot devient le leader de « Bonsoir » et de la « France Libre ».

Et cet ancien employé, nous dit-on, s'exerce, le soir venu, toutes affaires cessantes, à retrouver, devant la glace de sa chambre à coucher, l'éloquence du son maître Jaurès.

Mais Aubriot ne sera pas assassiné le jour de la prochaine déclaration de guerre.

journée de travail légale, sans souci de l'entorse causée à la loi.

Malgré la pression exercée par quelques gros manitous de la bâtisse, sur le précédent ministre du travail, l'ineffable Peyronnet, pour tenter d'arracher un décret-loi, les syndicats se montrent réfractaires à tout compromis qui signifierait la fin des 8 heures.

Heureusement, le glas n'est pas encore sonné, annonçant l'enterrement de la loi et Ganneau lui-même ne peut prétendre à la faire mourir, puisque le médecin syndicaliste s'obstine à la faire vivre.

Si Deutch de la Meurthe ressuscitait, sans nul doute flanquerait-il à la porte de la Cité Universitaire le tacheron Ganneau, pour crime de lèse-philanthropie.

Mais aussi qu'en pense la ville de Paris, qui généralement, a donné gratuitement le terrain où est édifiée cette cité ? Nous rétorquons encore à nos corporants qu'aucun patron n'a le droit de faire pression pour une journée supérieure à 8 heures. Nous attendons un démenti des Ganneau, Rontex Billiet, etc... à ce sujet. Pour nous, forts de la loi, nous continuerons notre propagande en faveur de la diminution des heures de travail. De cette façon chacun aura le droit à la vie.

Le Conseil syndical.

Chez les Terrassiers l'action bat son plein

Les patrons lock-outent.

Razel, porte de Ménilmontant, lock-outé 30 ouvriers. Les flics sont intervenus mollement.

Entreprise Landry. — Tous les ouvriers ont le sourire. Ils avaient besoin de repos, le patron le leur a donné en lock-outant ses chantiers. 210 ouvriers se croisent les bras. Une équipe de perceurs qui avait été autorisée à travailler, vu qu'ils étaient payés le tarif, 5 francs de l'heure, ont été également congédiés.

Chantier Lainé, rue Ernest-Renan, aux Moulins. — Tout le monde a été réglé.

Entreprise la Parisienne. — Lock-out sur les voies des Invalides, à Versailles, soit 208 ouvriers.

Entreprise Graveron. — Lock-out des cimentiers et d'une partie des terrassiers. L'action continue.

Combes. — Tous les ouvriers sont réglés. Aux chantiers des Batignolles, forgerons, maçons cimentiers, terrassiers et « cabots » ont été solidaires. Il reste aux copains des autres chantiers de se solidariser avec les ouvriers des Batignolles.

Régie Etat. — Tous les ouvriers doivent se joindre au mouvement.

Au Métro. — Il en est de même pour le Métro ; il faut imposer le tarif.

Chez Razel, une équipe ayant recommandé chez Razel sans conditions, nous les considérons comme jeunes.

Dechiron, porte de Versailles. — 150 ouvriers lock-outés.

Chez Ossude. — 75 ouvriers ont eu le même sort.

Le lock-out va s'élargir et l'action va s'amplifier.

HUBERT.

Aux jeunes Terrassiers

Après les événements de Montlhéry, où quatre de nos militants furent arrêtés et sequestrés pendant plusieurs semaines, le fascisme reprend du poil de la bête.

A peine nos camarades sont-ils sortis des griffes de la police, deux autres militants délégués de notre organisation sont arrêtés et entraînés comme de vulgaires bandits dans un poste de police, puis brutalisés par les flics.

Allons-nous, jeunes camarades, rester impassibles, inactifs ? Ne sentez-vous pas qu'il est temps, qu'il est grand temps que l'action commencée par nos vieux militants soit mise en application ? Il faut vous réveiller, les jeunes, et mettre en application ce vieux proverbe : Pour un œil, les deux yeux, pour une dent toute la gueule !

GILLET.

ANDRÉ MARTY

Candidat du Parti en Seine-et-Oise

Je ne m'étais pas trompé, quand André Marty donna — avec battage — son adhésion au parti soi-disant communiste. Dans un article paru dans le « Libérateur », je lui disais tout ce que je pensais de cette adhésion. J'avais donc raison ; le parti communiste sera bien pour Marty l'antichambre du Palais-Bourbon.

Lui, l'ancien bagnard, sera candidat du parti des emprisonnés. Quelle dégringolade !

Candidat en Seine-et-Oise, ça tombe bien, nous serons dans le même département.

Nous pourrions donc, dans les réunions électorales, parler de l'amnistie et des prisons, et naturellement, de toutes les prisons, celles de France comme celles de Russie.

Mais pourquoi donc l'« Humanité » n'annonce-t-elle pas la « candidature Marty » ? Il a fallu que j'aie « déniché » ça dans l'« Aube sociale », petite feuille communiste (?) de Seine-et-Oise.

Allons, allons, annoncez vite, voyons !

Pierre LE MEILLOR.

GROUPE ANARCHISTE DU 12

Demain, 9 avril, à 21 heures
Salle Favre, 35, boulevard de Reuilly

GRANDE CONFÉRENCE publique et contradictoire

par
J. CHAZOFF

sur :

La Grève des Electeurs

Participation aux frais : 1 franc

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

A l'instar de Monsieur Toutlemonde, j'ai ouvert une enquête. Mais pour ne pas faire comme tout le monde je n'ai demandé à personne de perdre un temps précieux, celui de l'apéril par exemple, ou du cinéma, pour lui répondre. Enquêteur et enquêté, je me suis posé à moi seul cette question : De la beauté et de la bonté quel est le préférable ? Non, cela ne m'est pas venu, comme cela, d'un seul coup. C'est parce que je venais de lire dans « l'Œuvre » qu'un journal de modes, c'est-à-dire un journal où les rédacteurs ne sont pas tenus à garder plus de huit jours la même opinion, avait posé à ses lectrices la question suivante : « Que préférez-vous chez l'homme, l'intelligence ou la beauté ? »

Je suis pas mal de femmes du monde ou du demi qui en elles-mêmes, c'est-à-dire seulement qu'elles se laissent aller à un peu de franchise, se seront dit :

« Quelle sottise question. Qu'est-ce que ça peut bien nous faire qu'un homme soit beau comme Adonis, spirituel, même intelligent s'il n'a pas suffisamment à sa disposition et à la nôtre l'argent qui nous permettra de nous travestir à la façon des belles madames aux airs penchés, aux peses alanguies que représente notre journal de modes. Entre un crétin doré, même moche, et un homme intelligent, fauché, même beau comme qui vous voudrez, pas d'hésitation possible. Quant au reste, le premier bœuf venu qui ne sera pas trop exigeant pourra suffire. »

Je suis néanmoins persuadé que le « journal de modes » recevra de ses belles lectrices des épitres fleurant le plus pur parfum poétique, et que l'intelligence primera sur la forme physique.

Je trouve donc inutile de provoquer de tels mensonges. Sur tout que la période électorale nous en fournit de toutes sortes. Telles les radeuses du trottoir, les candidats font au micheton, pardon, à l'électeur, leurs sourires les plus engageants, leurs promesses qui leur coûtent d'autant moins qu'ils savent très bien qu'ils n'en tiendront aucune. Il faut vraiment, pour se préserver d'un tel déluge de faussetés être solidement imperméabilisé.

Mais je vous avais parlé d'une enquête, et mon souci de l'originalité ne doit tout de même pas me pousser à ne pas répondre à la question que je me suis posée. J'ai à choisir entre la beauté et la bonté. Il serait peut-être bon auparavant de tâcher de me mettre d'accord sur ce que ces deux mots représentent pour moi.

D'abord la beauté. Quand je vais au spectacle, et qu'une musique harmonieuse, des chants, des danses, de spirituelles réparties m'enthousiasment, je m'écrie : Voilà qui est beau ! Je puis de la même façon trouver beau : un livre, une statue, une femme, un animal quelconque. L'idée que je me fais sur le beau peut être différente de celle d'un autre individu. Il y a des artistes dont le métier consiste à créer, ou à tâcher de créer de la beauté, le mot prend alors un B majuscule, et il y a une façon spéciale de le prononcer que j'ignore. Je n'ai pas ici à m'occuper de la beauté des autres. Etre bon ? Mais ce n'est ni plus ni moins que d'être humain, fraternel, compatissant aux douleurs de son semblable, solidaire. C'est se révolter sans cesse contre tout ce qui cause de la souffrance, c'est être anarchiste.

Bonté ne veut pas dire résignation, au contraire.

Quand vous voyez un Gaston Rolland, insoumis lui-même à l'odieuse métier des armes, venir au secours des gens qui se présentent à lui et qui le vendent, quand vous le voyez tenir tête, tout simplement, aux soudards chargés de le condamner, est-ce que vous ne vous écriez pas : Ça c'est beau !

Oui, c'est beau d'être bon. Etre bon, c'est créer sans relâche une beauté qui peut-être ne se fixe pas sur la toile ou sur le papier, mais qui est bien supérieure aux diverses expressions de la pensée humaine. La beauté et la bonté ne peuvent se séparer, on ne peut les présenter comme deux choses différentes. Je ne vous ai pas parlé de l'intelligence. Ça c'est autre chose ! Car il y a des gens intelligents qui peuvent être très beaux « physiquement » mais à qui la noirceur de leurs desseins enlève tout droit d'être qualifiés beaux ou bons. Il y a des politiciens très intelligents. Et c'est tout dire.

Pierre MUALDES.

Le denier du P. G.

A vos poches, citoyens ! En route vers les deux millions ! C'est pour l'émancipation du prolétariat et pour la Révolution !

On s'en doutait un peu, à condition de ne pas lire l'Humanité qui déclare :

Voilà une petite série d'exemples choisis au hasard entre plusieurs centaines d'autres et qui devraient inciter les trop nombreux camarades qui n'ont pas encore versé un sou et qui bien entendu ne se sont pas préoccupés d'avantage d'en récolter autour d'eux.

Enfin, un dernier argument, nous sommes à six semaines des élections.

Si les bonnes poires qui se croient révolutionnaires ne sont pas touchées par le dernier argument, c'est à doubter de la dictature sur le prolétariat.

OOO

La Tcheka abuse.

L'autre samedi alors que la Commission d'enquête sur le drame du 11 janvier se trouvait dans la célèbre salle du Tapis-Vert, les augures du P.C. se trouvaient, comme par hasard, dans une pièce contiguë. Dans le bureau même du citoyen Tom Pouce, dit Raymond, secrétaire de l'U.D.U., le vertueux Libert, l'intrépide Suzanne et le sympathique Sauvage tiraient des plans pour éloigner de leurs lèvres le fameux calice des responsabilités.

C'est déjà un scandale que ce trio de suborneurs du syndicalisme vienne s'installer aussi insolemment dans un local construit et entretenu par les syndiqués,

mais le faire en un pareil moment dépasse les bornes de l'effronterie.

On nous assure que ces trois policiers du P.C. étaient là comme à un poste d'écoute. Il serait même question d'installer des tables d'écoute pour que rien n'échappe aux oreilles avides de la Tcheka française.

Ce n'est pas de notre faute, si la raprière du capitaine Treint (qu'il offrait jadis à la Pologne blanche contre la Russie rouge) s'est transformée en épée de Damoclès pour les dirigeants du P.C.

En tout cas, le P.C. abuse dans ses moyens employés pour esquiver des responsabilités... qu'il n'esquivera pas d'ailleurs.

La Vie des Lettres

L'Art et la Folie

« Aristote a posé le premier la question des rapports du génie et de la folie, rappelle M. Jean Vinchon ; depuis, ce fut le prétexte d'une longue suite de belles dissertations classiques. » Et le docteur Vinchon repousse la thèse du « génie par la folie ». Il raille quelque peu, en passant, Lombroso et ses partisans, médecins, philosophes ou littérateurs qui faisaient du génie « le fait d'une inconscience étonnante, d'une création instantanée et d'une intermittenne analogue aux états de l'épilepsie ».

M. Jean Vinchon, étudiant alors les rapports qui peuvent exister entre l'Art et la Folie, examine à tour de rôle toutes les névroses et les folies et reproduit dans son ouvrage de nombreux dessins ou aquarelles d'aliénés. L'expérience est concluante.

Et, en manière de conclusion, l'auteur peut affirmer : « L'Art et la Folie se rencontrent sur le terrain commun de l'automatisme psychique. Cet automatisme explique l'inconscience étonnante, la création instantanée et les intermittenes de la formule de Lombroso, dont les termes sont exagérés pour les besoins de la cause. »

« Cette rencontre n'est pas surprenante pour qui réfléchit au rôle de l'automatisme dans toute la vie psychique. Les premiers gestes de l'enfant, d'abord appris, sont devenus par la suite inconscients en même temps qu'habituels. Sans l'automatisme, la vie serait arrêtée à chaque pas par la nécessité de recommencer sans cesse des efforts d'adaptation nouveaux. »

« Mais l'automatisme de l'Art est bien différent et s'oppose à celui de la Folie. L'artiste, en cultivant son esprit, en apprenant son métier, prépare volontairement son automatisme : l'inspiration plus ou moins heureuse élaborera ensuite les matériaux assemblés, comme dans l'exemple du mathématicien. Le fou subit l'automatisme imposé par la folie, son intelligence est gracieusement troublée par la présence de ce phénomène étranger, parasite qui vient interrompre la série des opérations intellectuelles, son activité reçoit une allure déconcertante qui est la marque des maladies mentales. »

Le petit livre de M. Jean Vinchon sur l'Art et la Folie doit attirer l'attention. Une remarquable simplicité dans la forme ne fait que mieux ressortir cette étude approfondie d'une question intéressante.

PETITES NOUVELLES :

— L'« Art et la Folie » a paru dans la collection de la « Culture moderne » (Stock, éd.), collection publiée sous la direction de Florent Fels (prix, 1 fr. 50) ; en vente à la Librairie sociale.

Georges VIDAL.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — Relâche.
OPERA-COMIQUE. — 20 heures : Marouf.
GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Le Cœur et la Main.
TRIANON-LYRIQUE. — 20 heures : Les Saltimbanques.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 heures : Je suis trop grand pour moi.
ODEON. — 20 heures : Le Petit Café, Le Fardant de la liberté.
THEATRE CORA-LAPARGERIE. — 20 h. 30 : L'Oiseau bleu.
VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.
NOUVEL-AMBIGU. — Soirée : Claudie.
COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 20 heures : Amédée, Knock.
THEATRE DES ARTS. — 21 heures : Deux Hommes, une Femme.
THEATRE DES MATHURINS. — Relâche.
VIEUX-COLOMBIER. — 20 heures : Le Paquebot « Tenacity ». Le Carrosse du Saint-Sacrement.
MONTMARTRE-ATELIER. — 20 heures : Le Veau gras.
ALBERT-1er. — 20 heures : Double Crème, Les Deux Blondes.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jacques Ferry, Jack Cazot, Noël-Noël, Paul Groffo, Raymond Bartel, Eugène Rest.

« En chasse », revue. — Dimanches et fêtes, matinales à 15 heures.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel. — 21 heures les chansonniers Jean Rieux, de Soutter, Rémondin, Sergères, Alex II, Dumont, G. Dauzais et la divette Kady Teissier.

« Dis qu' t'as tort !... », revue.

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 heures Charles d'Avray et ses chansonniers.

LE CARILLON. — A 21 heures : Bonne Nouvelle !... revue

LA CHAUMIERE. — 21 heures : « Nous n'avons pas de pommes cuites » (Cl. de Siry).

LE PERCHOIR. — 21 heures : Grand spectacle montmartrois-juli, avec Jean Bastia et ses chansonniers.

LA VACHE ENRAGEE (4, place Constantin-Pecqueur). — 20 h. 30 : Veillée d'art ; Maurice Hallé et les chansonniers.

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Mac Donald et son gouvernement se dégonflent-ils ? La vie du cabinet est engagée et si le Premier travailliste ne fait pas une nouvelle concession à la bourgeoisie, sa chute est certaine.

Il y a une dizaine de jours, le ministre de l'Hygiène, M. Wheatley, déposait un projet de loi d'après lequel les chômeurs pourraient être dispensés de payer leur loyer. Devant la protestation de tout le parti conservateur et libéral, M. Clynes retira le projet et en proposa un autre : les chômeurs recevraient des subsides des bureaux d'assistance.

Or, Mac Donald ne peut plus reculer. S'il retirait le projet en question, tout le Labour Party se dresserait contre lui et, d'autre part, les libéraux sont décidés à battre le gouvernement sur ce projet. L'aile gauche du Labour Party, qui n'est pas satisfaite de ce que le gouvernement n'ait pas eu le courage de maintenir son premier texte, déclare que les bureaux d'assistance écossais manquent d'argent et que, par conséquent, ils ne pourront pas faire les avances prévues par la loi, lorsqu'elle entrera en vigueur.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le débat se poursuit à la Chambre des communes et le gouvernement est peut-être renversé. Dans ce cas, la dissolution de la Chambre sera sans doute prononcée, et il faudra avoir recours à de nouvelles élections.

Si, par un hasard miraculeux, le gouvernement travailliste trouvait une fois de plus une porte de sortie, il ne lui serait pas possible de continuer à faire cette politique à la petite semaine, car à chaque instant son existence serait en danger.

Nous avions dit, à l'avènement du gouvernement ouvrier, que celui-ci était condamné à mort, s'il voulait appliquer son programme, et nous avions raison. Si nous nous sommes trompés sur certains individus qui composent le cabinet de Mac Donald, en doutant de leur sincérité, il n'en est pas moins vrai que le fait brutal nous démontre qu'il est impossible à un gouvernement quel qu'il soit, et au parlementarisme, de répondre aux désirs et aux aspirations de la classe ouvrière.

Dans les Indes anglaises, de nouveaux conflits ont surgi, et au cours d'une manifestation organisée par les grévistes d'une filature de coton, la police a ouvert le feu et quatre grévistes ont été tués et une vingtaine blessés.

C'est encore une tache pour le gouvernement ouvrier qui est obligé pour gouverner de se servir des mêmes moyens que ses pré-décesseurs.

De Russie, on annonce que Trotsky, complètement rétabli, a repris ses fonctions de ministre de la guerre.

Espérons que le dictateur bolcheviste ne se laissera pas entraîner par son ardeur et que du côté de la Roumanie, ou de la Chine, il fera l'impossible pour ne pas jeter le prolétariat mondial dans une terrible guerre, qui le menace à tout instant.

J. G.

ALLEMAGNE

LA GREVE FERROVIAIRE S'ETEND

Les postiers ont décidé de soutenir les cheminots

Berlin, 7 avril. — La grève des chemins de fer s'est étendue à Nuremberg, où deux ateliers d'exploitation ont cessé le travail. De même le trafic des marchandises a été interrompu à la frontière suisse sur le tronçon Weil-Pöhlshöhe.

A Hambourg, la situation s'est également aggravée. Enfin, on annonce que les postiers allemands ont décidé de soutenir, au besoin par la grève, les revendications des cheminots.

ESPAGNE

LES GLISSEMENTS DE TERRAIN EN GRENADE

Madrid, 7 avril. — Le glissement des terres, près de Monachil, en Grenade, qui s'était arrêté, a recommencé ce matin, et menace d'emporter Monachil. Les habitants abandonnent leurs maisons et se réfugient dans les villages avoisinants.

ANGLETERRE

LE LOCK-OUT DANS LES CHANTIERS MARITIMES

Londres, 7 avril. — Les ouvriers des chantiers de constructions navales de Southampton ayant à nouveau rejeté les offres patronales, le lock-out décidé par les entrepreneurs entrera en vigueur à partir de jeudi prochain. Plus de 120.000 ouvriers seront affectés par cette mesure.

LES MINEURS REJETENT LES OFFRES PATRONALES

Londres, 7 avril. — Le Comité exécutif de l'Union nationale des Mineurs écossais a décidé, dans une réunion tenue cet après-midi, de recommander à ses membres de rejeter les dernières propositions des propriétaires de mines.

SUÈDE

MISERE ICI... MISERE AILLEURS...

D'une lettre d'un de nos camarades suédois de Göteborg nous extrayons les passages suivants :

« Je suis conducteur de tramway et mon salaire est d'environ 205.000 kr. (17 fr. valent 100 francs) par mois.

« Dans les autres professions, on gagne à peu près de 0 kr. 80 à 1 kr. 25 par heure. Les métallurgistes gagnent de 8 à 10 kr. par jour.

Pour vivre, il faut dépenser beaucoup, bien que la nourriture ne soit relativement pas chère. Une chambre garnie se paie 30 kr., un costume de 75 à 150 kr., les chaussures de 15 à 25 kr. etc.

Dans ce pays très froid, le charbon est très cher.

Comme dans tous les pays d'Europe, la vie des ouvriers est très misérable ; il y a beaucoup de chômage, ce qui fait qu'un grand nombre émigre en Amérique.

Laborista Esperanta Servo.

INDES

L'AGITATION GREVISTE

Au cours d'une grève d'une filature de coton à Cawnpore, les ouvriers ont occupé l'usine et refusé de l'évacuer. La police intervint et fut assaillie à coups de pierre et de briques. Le chef de police, qui est un Indien, fit ouvrir le feu sur les grévistes. Quatre d'entre eux ont été tués et une vingtaine blessés. Douze policiers sont également blessés. — Du « Temps ».

EN MARS, LA PESTE A TUE

25.000 HINDOUS
Lahore, 6 avril. — L'épidémie de peste qui sévit dans le Punjab (Indes) a fait 25.000 victimes pour le seul mois de mars. On pense que l'épidémie va encore durer dix semaines. — (Daily Mail.)

POLOGNE

LA POLICE TUE DES MINEURS SILESIENS EN GREVE

Varsovie, 7 avril. — On annonce que le quart des mineurs de la région haut-silésienne se sont mis en grève en signe de protestation contre la proposition d'augmentation du nombre des heures de travail.

A Sosnowice, des rencontres sanglantes se sont produites entre la police et les grévistes ; 4 de ces derniers ont été tués et 10 blessés.

SAMEDI 12 AVRIL, à 20 h. 30

Grande Fête Artistique

pour les victimes du fascisme

Allocution par Sébastien FAURE
Concert, loterie, bal.

Les billets sont en vente au *Libertaire*, rue Louis-Blanc ; rue de Bretagne, 49 ; librairie la « Farfalle », 265, faubourg Saint-Antoine.

Nous publierons ultérieurement le programme complet.

En lisant les autres...

La mauvaise solution

M. Taittinger, dans le *Journal*, développe des considérations sur la crise de la natalité :

La science est d'accord avec la nature pour reconnaître que rien, absolument rien, ne peut remplacer l'allaitement maternel. Toutes les mamans pauvres en donnant à ce mot pauvre le sens le plus nuancé — devraient être largement aidées pendant la durée normale de l'allaitement. De grands magasins, de grands établissements industriels ont créé des pouponnières qui permettent aux jeunes mères de concilier les nécessités trop souvent contradictoires de leur devoir maternel et de leur travail. Ce sont là encore des institutions dont il appartient à l'Etat de favoriser l'établissement.

En résumé, suivant la forte parole d'un grand publicateur, la mère pauvre doit pouvoir être la nourrice payée de son enfant.

Toute cette politique de la première enfance coûte évidemment fort cher. Ce n'est pas, cependant, un paradoxe que de la considérer comme partie intégrante d'une grande politique d'économies. Il y a des dépenses productives qui se traduisent bien vite par une puissante éclosion de richesse. Eh bien ! que de milliards seraient la récompense certaine des quelques centaines de millions que nous consacrerions à sauver chaque année de l'avortement ou de la mort des centaines de milliers de vies naissantes.

D'accord, mais ce n'est pas là la seule condition nécessaire à la natalité.

Si les femmes pauvres n'avaient pas l'appréhension de voir leurs enfants possibles mener toute une vie de misère ; si la société était organisée de telle sorte que chaque être qui naît soit destiné à une vie heureuse et sans esclavage ; si les femmes ne craignent plus de voir leurs gars mourir à vingt ans sur un champ de bataille — peut-être, alors, verrait-on moins d'avortements.

Quoi de plus logique ?

Dans l'*Ere nouvelle*, Lucien Le Foyer dit ces quelques vérités sur l'occupation de la Ruhr :

Il est très difficile de savoir ce que rapporte l'occupation de la Ruhr. Nous n'avons que peu de chiffres, officiels, c'est-à-dire officiels, ou tendancieux, indications hâtives, qu'on doit, le plus souvent, extraire, « passim », de harangues ministérielles, sans qu'il soit possible de comparer, compenser et balancer ces données incomplètes. L'opinion est invitée à approuver la politique de M. Poincaré dans la Ruhr, et non à la connaître.

Au total, M. de Lasteyrie fournissait l'indication que voici, à la Chambre, le 14 février 1924 : « J'ai arrêté le bilan de notre première année d'occupation, et voici les résultats : dépenses, 863 millions ; recettes, 1 milliard 10 millions, auxquelles il faut ajouter 325 millions non recouvrés. En somme, notre gage nous a coûté un bon 447 millions, plus des dépenses nettes non encore encaissées ; bref, un bénéfice de près de 500 millions. » Et les journaux multiplient des tableaux et des diagrammes sur les fournitures de charbon et de coke, l'exploitation des chemins de fer, le produit des douanes...

Mais le gouvernement reconnaît que les chiffres de 1923 sont peu attrayants, et pauvrement démontrés. Il a voulu faire mieux, afin de frapper l'imagination des masses... Il a présenté et publié, par les buccins de la presse, les bénéfices escomptés pour 1924 : un milliard de francs actuels pour les dépenses ; quatre milliards de recettes ; trois milliards de bénéfices, ou environ cinq cents millions de marks-or. Ceci est fort plaisant : Vous prenez donc pour base un mois, et vous concluez les recettes et les dépenses pour douze mois ! Ainsi, disait le dandy d'Alfred de Musset nous a décrit les illusions délicieuses, le jour où j'ai dépensé mille francs, je me figure que j'ai trois cent soixante-quinze mille francs de gains. « Que le gouvernement établisse des prévisions pour les recettes du budget français, et escompte les versements des contribuables nationaux, rien de mieux ! Mais qu'il ne prétende pas nous éblouir avec la poudre aux yeux de la Ruhr : jusqu'ici, ce sont les Français qui ont payé pour l'Allemagne, et soldé ces dépenses, qu'on nomme, par antiphrase, « recouvrables ».

Mais, voyons, c'est tout ce qu'il y a de plus naturel, que les Français paient les frais de l'occupation... puisqu'ils tolèrent encore Poincaré au pouvoir.

Et, d'ailleurs, n'ont-ils pas, déjà, payé les frais de la guerre ?

Un rêveur intempestif

G. de Pawlowski explique dans *Paris-Soir* qu'il fit un rêve merveilleusement naïf : J'ai souvent rêvé d'un pape qui croirait en

Dieu. J'entends un pape qui croirait à la présence réelle de Dieu, comme il croit à celle des mules, des caméliers et des fidèles qui sont à ses pieds ; un pape qui croirait à l'immortalité de l'âme et à la vie éternelle comme il croit au plafond de la Sixtine, aux fresques de Raphaël et au torse d'Hercule qui sont au Vatican.

Et ce serait terrible. Hagar, transfiguré par la révélation, se sentant sous le regard de Dieu, le vieil homme, se riant des richesses et des besoins terrestres, s'arracherait aux mains de ceux qui voudraient le retenir. Ressuscité avant sa mort, il partirait au hasard des routes et des champs, prêchant la bonne nouvelle, impatient de faire connaître l'éblouissante vérité à tous les hommes qu'il rencontrerait, la criant aux nuages, aux fleurs et aux animaux des bois. On se presserait aux portes, on quattrait les travaux des champs ; ceux qui n'auraient pas entendu riraient, mais ils pleureraient vite en écoutant l'annonciateur, et ce serait de joie.

L'ordre du monde serait bouleversé dans l'attente du surmural ; les gouvernements, en intervenant, ne feraient que de bienheureux martyrs ; des foules en délire, sachant le grand jour proche, erreraient en extase ; pour la première fois on comprendrait que le grand es-poir secret des prisonniers humains serait sur le point de se réaliser et le monde ne paraîtrait plus qu'une cellule vide et nue que l'on ne regarderait même pas quand on la quitte.

J'ai rêvé également d'un homme politique qui croirait et dont les fermes convictions, bonnes ou mauvaises, peu importe, s'imposeraient au monde attentif pour peu qu'elles fussent sincères... Mais ce rêve fut le plus bref.

J'ai rêvé surtout d'un écrivain qui, délaissant tous les types anciens du théâtre ou du roman, animerait pour nous, d'une vie réelle, un héros inédit et surhumain qui marcherait devant nous sur des routes inconnues et nous montrerait le chemin d'un idéal nouveau...

Mais le pape n'est pas sorti du Vatican, le conducteur de peuples ne s'est pas révélé et le glorieux poète s'est tu.

C'est qu'en réalité, nous habitons aujourd'hui dans les ruines morales du monde ancien. Notre foi dans un idéal — qu'il soit religieux, social ou artistique, ce qui revient au même — n'est plus qu'une contrefaçon des styles anciens, une habitude atavique séculaire, une formule fétichiste vide de sens et qui ne correspond pas aux idées de demain.

A qui la faute, Pawlowski ? A ceux qui, comme vous, ont, durant la tourmente, laissé le flot de haine déferler sans essayer d'y opposer la digue de la Raison.

Et ne pleurez pas sur le présent (car il est un peu votre œuvre), sans faire un douloureux *Mea Culpa*.

A TRAVERS LE PAYS

VIOLENT INCENDIE A ROCHEFORT

Rochefort, 7 avril. — Ce matin, vers 5 heures, un incendie d'une extrême violence, activé par un fort vent du nord-est, a détruit entièrement la grande salle des fêtes installée rue Denfert-Rochereau, le Casino, le cinématographe et les dépôts et écuries de l'entreprise Thaire-Arnaud. Les locaux de nombreux immeubles voisins, menacés par l'incendie, durent fuir en toute hâte.

Trois heures après, le feu put être localisé. Trois mille mètres carrés de bâtiments ont été la proie des flammes. Les dégâts, non encore évalués, sont estimés à plusieurs centaines de milliers de francs.

MORT TRAGIQUE D'UN BUCHERON

Modane, 7 avril. — Le bûcheron Benjamin Patel, âgé de 51 ans, était occupé, dans la forêt du Bourget, à faire glisser des troncs d'arbres, lorsqu'il reçut, en plein poitrine, un billot qui dévia. Le malheureux a succombé.

Qu'importe la mort d'un bûcheron, si les compagnies forestières encaissent de beaux bénéfices !

GRAVE ACCIDENT D'AUTOMOBILE

Un mort, deux blessés, dont un grièvement

Soissons, 7 avril. — Hier soir, vers 9 heures, M. Poret, âgé de 23 ans, dont les parents habitent Soissons, se rendait à un bal de Vauxbuis dans une automobile qu'il avait achetée il y a quelques jours, accompagné de M. et Mme Bruyant, habitant la cité Neuve-Alexandre-Dumas.

A 11 heures, en sortant du bal, M. Poret rentrait à Soissons, lorsque, à l'intersection de la route de Paris et du chemin conduisant au hameau de Presles, le chauffeur fit une embardée. L'automobile parcourut environ une quarantaine de mètres et capota.

M. Poret, la poitrine défoncée par la direction, fut tué sur le coup. Mme Bruyant est grièvement blessée à la colonne vertébrale et ses jours sont en danger. Son mari s'en est tiré avec une épaule luxée.

Around of l'affaire Philippe Daudet

Le « Stipendié des douairières » nous reproche, dans son dernier article, notre silence de quelques jours sur le meurtre de notre petit camarade Philippe Daudet, à l'heure où justement paraît en librairie le livre de Georges Vidal, sous le titre : *Comment mourut Philippe Daudet*. C'est véritablement payer de malchance.

Ce qui rend encore plus comiques les reproches du *Royal romanichet*, c'est que lui-même s'est vu depuis la chute du précédent cabinet. En effet, depuis le dimanche 30 mars, c'est-à-dire pendant toute la semaine qui vient de s'écouler, le torchon de la rue de Rome a été muet sur cette affaire.

Le fabricant de cochonneries du genre de *Suzanne* ou de *l'Entremetteuse* ne nous fera pas croire que le simple souci de

« ne pas gêner les efforts de M. Barnaud » puisse être l'explication du silence gardé pendant une semaine. Nous savons assez que les scrupules n'ont jamais arrêté M. Léon Daudet et que, au cours d'instructions retentissantes, pendant l'horrible boucherie de 1914-1918, une bande de mouchards « chassignoisants » lui livraient dossiers et signalements, en même temps que leurs ragots, sur les personnes dont le patriotisme n'était pas la vertu prédominante. Le royal maître-chanteur savait s'en servir.

Alors, quelles sont les autres raisons sérieuses qui l'ont empêché de nous insulter pendant ces huit jours ? Ses occupations pour mettre en mouvement la souscription — lisez : tapage des poires — qui doit le porter au pouvoir (2) avec quelques spéculations de sa camelote ? Peut-être.

Le fou furieux rompt donc hier son silence et il s'attache à définir les rôles de Lannes et de Marlier dans le meurtre de notre petit camarade. C'est le n plus unanime article écrit dans ce sens et qui n'ajoute rien à ce qui a déjà été écrit. Aussi bien ne ferions-nous pas à M. Daudet l'honneur d'une réponse s'il ne renouvelait contre nous ses mensonges. Nous voudrions bien qu'il nous dise quand et en quels termes il a pu formuler contre la rédaction du *Libertaire* — et notamment contre Colomer et Vidal — les accusations directes auxquelles il fait allusion. Nous lui demandons non pas seulement de dire l'accuse, mais nous lui demandons des preuves appuyées sur des faits et non sur des mensonges, comme c'est l'habitude du maître-chanteur qu'aucune pudeur, si son intérêt politique l'exigeait, n'empêcherait d'aller hurler son Vive le Roi ! en dansant sur le tombeau de son fils, dont il a été le bourreau pour une bonne part.

Le pied-plat Pujot ou la petite fouine qui rôde dans les couloirs du Palais et fait le pied de grue dans les antichambres des juges d'instruction en grattant sa petite barbe noire, continuent dans le torchon de la rue de Rome à nous parler du « meurtre » du petit Philippe Daudet. L'article n'étant pas signé, il est difficile de dire lequel de ces deux sbires en est l'auteur.

Il est question du témoignage de Mlle Sanier : ce n'est pas là une nouveauté et tout le piquant de l'affaire réside dans cette lamentation née du fait qu'un grand quotidien a eu la « naïve complaisance » d'en parler en signalant les contradictions entre les dépositions de Henri Faure et de Mlle Sanier.

On lit donc dans le journal hygiénique des douairières :

Le lendemain, 3 avril, un « compte rendu » de la confrontation paraissait dans un grand quotidien, naturellement, ce compte rendu indiquait que le juge entendait des témoins pour élucider la contradiction. Ainsi, tous les témoins possibles étaient avertis.

Voilà que, maintenant, la grande presse va être assimilée aux « Cannibales ». Ça ne va pas mieux ! Quand donc les fous du Roy verront-ils qu'ils s'introduisent le doigt dans l'œil jusqu'au coude en voulant nous assimiler à la filaille ?

Si l'amour met parfois un bandeau sur les yeux, la haine les crève. Et nous qui avons su déchirer le voile sanglant jeté par le sourd menteur qui a nom Maurras, sur le cadavre de notre petit camarade Philippe Daudet, nous voulons plus sûrement la vérité sur sa fin tragique que les bandits de la rue de Rome, aveuglés par leur haine jalouse et leurs bas intérêts de monstres inhumains.

Géo KAINVAL.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 8 AVRIL 1924. — N° 2

FUMÉE

par Yvan TOURGUENIEFF

Au premier coup d'œil, il vous faisait l'impression d'un honnête et actif jeune homme n'ayant pas de lui-même une trop mauvaise opinion, comme il y en a beaucoup en ce monde. Il semblait se reposer après de longs travaux et prendre d'autant plus de plaisir au tableau qu'il avait sous les yeux que ses pensées habituelles se mouvaient dans un monde très différent de ce qui l'entourait en ce moment. Il était Russe ; on l'appela Grégoire Mikhaïlovitch (1) Litvinof.

Il nous faut faire connaissance avec lui et, par conséquent, raconter brièvement son passé, vide d'ailleurs d'incidents compliqués.

Fils d'un petit employé appartenant à la caste marchande, il fut élevé dans un village. Sa mère était d'extraction noble, bon, exaltée et ne manquait pas d'énergie ; plus jeune de vingt ans que son mari, elle acheva selon ses forces d'en faire l'éducation, le tira de l'ornière des bureaux, calma et adoucit son caractère rude et brutal. Grâce à elle, il commença à s'habiller proprement, à se tenir avec convenance, à ne plus jurer, à estimer la science et les

gens instruits, quoique, bien entendu, il ne s'avisait jamais de lire ; il était parvenu même à marcher moins vite et à s'entretenir d'une voix dolente d'objets élevés, ce qui ne lui avait pas coûté peu de peine. Parfois le naturel reprenait le dessus et il marmottait entre ses dents quand quelqu'un l'impugnait : « Ah ! que je le rosserais volontiers ! » mais il ajoutait aussitôt à voix haute : « Oui, sans doute... c'est une question à considérer. » La mère de Litvinof avait mis sa maison sur un pied européen ; elle ne tutoyait pas ses domestiques et ne permettait pas qu'on mangât glougloulant à sa table. Quant à sa terre, ni elle, ni son mari n'avaient su jamais l'administrer : elle était fort négligée, mais très étendue, contenant des prairies, des bois, un lac sur le bord duquel il y avait naguère une fabrique, créée par un seigneur plus zélé qu'expérimenté, florissante entre les mains d'un rusé marchand, et tombée en décadence après avoir passé dans celles d'un honnête entrepreneur allemand. Madame Litvinof se contentait de ne pas se ruiner et de ne pas faire de dettes. Malheureusement, elle n'avait pas de santé et mourut d'épuisement même de l'entrée de son fils à l'Université de Moscou. Des circonstances que le lecteur apprendra dans la suite, empêchèrent Gré-

goire Litvinof de terminer ses cours ; il entra dans la province, où il végéta quelque temps sans occupations, sans relations, presque sans connaissances. Il avait trouvé peu de bienveillance parmi les gentilshommes de son district, beaucoup moins pénétrés de la théorie occidentale des maux qu'entraîne l'absentéisme, que de la vérité de notre vieux proverbe oriental : Rien n'est plus près de ton corps que ta chemise — et qui le firent enrôler de force parmi les volontaires patriotiques de 1855. Litvinof faillit périr du typhus en Crimée, où, sans apercevoir un seul « allié », il demeura six mois dans une hutte de terre au bord de la mer Putride ; il remplit ensuite une des charges électorales dans sa province avec les désagréments habituels, et, à force de vivre à la campagne, il se prit de passion pour l'agriculture. Il comprit que la terre de sa mère, inintelligemment administrée par son vieux père, ne donnait pas la dixième partie de ce qu'elle pouvait rendre dans des mains habiles ; mais il comprit en même temps que l'expérience lui manquait, et, pour l'acquiescer, il voyagea afin d'étudier sérieusement l'agriculture et la technologie. Il passa près de quatre ans dans le Mecklembourg, en Silésie, à Karlsruhe ; il visita la Belgique et l'Angleterre, s'appliqua sérieusement et acquit des connaissances.

Cela ne lui fut pas aisé, mais il tint à soutenir l'épreuve jusqu'à son terme, et à présent, sûr de lui-même, de son avenir, du bien qu'il pouvait faire à ses concitoyens, qui sait ? même à toute la Russie, il s'appretait à rentrer dans son héritage, où ne cessait de le rappeler son père, complètement désorienté par l'émancipation et toutes les mesures qui en découlent. Mais pourquoi donc s'arrêter à Baden ?

Il est à Baden, parce qu'il attend de jour en jour sa cousine et sa fiancée Tatiana Petrovna Chestof. Il la connaissait presque dès son enfance, et avait passé avec elle l'été dernier à Dresde, où elle s'était établie avec sa tante. Il aimait sincèrement, il estimait profondément sa jeune parente ; sur le point de terminer ses obscurs travaux préparatoires, s'appretant à commencer une nouvelle carrière, il lui offrit de lier sa vie à la sienne, *for better for worse*, comme disent les Anglais. Elle y consentit, et il se dépêcha de retourner prendre à Karlsruhe ses livres et ses papiers. Mais pourquoi, me direz-vous encore, était-il à Baden ?

Parce que la tante de Tatiana, Capitoline Marcovna Chestof, vieille fille de cinquante-cinq ans, bizarre, presque ridicule, mais bonne et dévouée jusqu'à l'abnégation, esprit fort (elle lisait Strauss, mais en cachette de sa nièce) et démocrate, ennemie jurée du grand monde et de l'aristocratie, n'avait pas pu résister à la tentation de jeter, au grand monde dans un lieu aussi élégant que Baden. Capitoline Marcovna ne portait jamais de crinolines, ses cheveux blancs étaient coupés en rond ; le luxe et l'éclat la troublaient secrètement et il lui était d'autant plus doux d'exprimer hautement le mépris que lui inspiraient toutes ces vanités. Comment ne pas satisfaire la bonne vieille dame ?

Et voici pourquoi Litvinof était si calme, et regardait autour de lui avec tant d'assurance. Sa vie lui apparaissait désormais sans obstacles, sa destinée était tracée, et il était aussi fier que joyeux de cette destinée, qu'il considérait comme une création de ses propres mains.

CHAPITRE III

— Bah ! bah ! bah ! la voilà ! s'écria tout à coup une voix glapissante à son oreille, tandis qu'une lourde main s'appesantissait sur son épaule. Il souleva la tête et reconnut une de ses rares connaissances moscovites, un certain Bambafé, bon enfant, c'est-à-dire nul. Déjà sur le retour, celui-ci avait des joues et un nez mous comme s'ils avaient été cuits, des cheveux gras et ébouriffés, un corps épais et flasque. Toujours sans le sou, toujours enthousiasmé de quelque chose, Rostislaf Bambafé parcourait sans but, mais non sans bruit, la vaste surface de notre patiente mère commune, la terre.

— Voilà ce qui s'appelle une rencontre, répéta-t-il, en ouvrant ses yeux bouffis et en avançant ses grosses lèvres, au-dessus desquelles se hérissaient de misérables petites moustaches teintes. Voilà ce que c'est que Baden ! tous viennent s'y fourrer comme des blattes derrière un poêle ! Qu'est-ce qui t'amène ici ?

Bambafé tutoyait l'univers entier.

— Il y a quatre jours que j'y suis.

— Et d'où viens-tu ?

— Qu'est-ce que cela te fait ?

— Qu'est-ce que cela me fait ! mais, attends, tu ne sais peut-être pas qui est également ici ? Goubaref ! Lui-même ! en personne ! Il nous est arrivé hier de Heidelberg. Tu le connais sûrement ?

— J'ai entendu parler de lui.

— Seulement ! Nous allons te traîner chez lui à l'instant. Ne pas connaître un tel homme ! Voilà précisément Vorochlof. Tu ne le connais peut-être pas non plus ? J'ai l'honneur de vous présenter l'un à l'autre. Vous êtes tous deux des savants ! Celui-ci est même un phénix ! Embrassez-vous !

(A suivre.)

(1) On a la coutume en Russie d'associer à son nom le souvenir de son père. Mikhaïlovitch veut dire : fils de Michel.

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les grèves

Habillement de Paris. — La grève des pompiers et pompières, une fois de plus, a franchi le cap du lundi. Contrairement aux bruits alarmants qui circulaient dans la journée d'hier, le mouvement n'a pas périéclité, et même, loin d'être abattu, les grévistes ont redoublé d'ardeur. Le pointage d'aujourd'hui a accusé un effectif supérieur à celui de samedi.

La manœuvre a continué. Comptant intimider les grévistes, ces messieurs ont envoyé des lettres qui, lues en assemblée générale, ont provoqué le rire des grévistes. Certains patrons laissent entendre qu'ils en ont assez ; c'est qu'ils ne peuvent supporter le choc comme les gros magnats qui les incitent à la résistance. Et la lutte continue dans de bonnes conditions.

Nota. — Comité de grève, aujourd'hui, à 14 heures. Assemblée générale à 15 heures, aujourd'hui également.

Voiture-Aviation de la Seine. — A la carrosserie Tallot-Darracq, à Puteaux, la direction ne voulant donner aucune augmentation de salaire, les ouvriers forgerons et tôliers formeurs n'ont pas voulu réintégrer l'usine ce matin. Pour un travail aussi dur, ils ne veulent pas continuer à gagner des salaires de famine.

Dans une réunion tenue hier matin, à la Coopérative, rue du Mont-Valérien, à l'unanimité, les ouvriers ont décidé de continuer la lutte jusqu'à l'obtention complète de l'augmentation réclamée.

Les tôliers, formeurs et forgerons des autres usines ne doivent donc pas se présenter pour le moment dans cette maison.

Les grèves d'Amiens. — Depuis le 12 mars, 4.000 ouvriers et ouvrières des tissages et de la teinturerie d'Amiens sont en grève, réclamant une augmentation de salaires de 30 % pour les teinturiers, 20 % pour les tisseurs, et 15 % pour les lisseurs de l'ameublement.

Ce formidable conflit englobe toutes les usines du textile d'Amiens, au nombre de vingt-huit.

A peine la grève fut-elle déclarée, que les patrons offraient 5 % ; mais les grévistes, trouvant insuffisante cette augmentation, continuèrent la lutte.

Le syndicat autonome des tisseurs d'Amiens, dont le camarade Bastien est le secrétaire, a toujours, depuis la guerre, été à l'extrême pointe du syndicalisme révolutionnaire. Il ne s'est pas passé une année, depuis 1918, qu'il n'engage plusieurs batailles contre le patronat, soit pour les salaires, soit pour la semaine de 48 heures, soit même pour le renvoi de contremaîtres brutaux et grossiers avec des ouvrières.

Le conflit actuel est l'aboutissant d'une propagande tenace et continue.

Le Syndicat unitaire des teinturiers n'est pas non plus resté inactif. Après maints pourparlers et plusieurs réunions, il a engagé la lutte.

Depuis quatre semaines, les patrons de la teinture et du textile d'Amiens, groupés en un puissant syndicat, le Syndicat Picard des industries textiles, s'obstinent à ne rien accorder, à refuser la discussion, à méconnaître les syndicats ouvriers.

Le moral des grévistes est néanmoins très bon. Mais il y a quatre mille familles touchées par la grève ; les salaires ne sont pas gros dans ces corporations, et les travailleurs n'avaient guère d'épargne.

Le Syndicat des tisseurs d'Amiens, qui a toujours pratiqué la plus large solidarité pour les grèves, fait un appel pressant auprès de tous les syndicats autonomes.

Autonomie ne veut pas dire isolement dans la solidarité. Au contraire, les ressources englobées par les organismes centraux peuvent être utilisées à soutenir les travailleurs en lutte.

Nous sommes persuadés qu'aucun syndicat autonome ne se fera tirer l'oreille pour envoyer des secours aux tisseurs et teinturiers d'Amiens en grève.

Envoyer les fonds au camarade G. Bastien, Bourse du Travail, à Amiens (Somme).

Bronze de Paris. — Les patrons du bronze sont les ateliers sont en grève voudraient tenter une manœuvre. Vraiment, ces messieurs qui nous font passer pour des ouvriers d'art et nous demandent un long apprentissage, pendant lequel nos salaires sont dérisoires (et il ne faut jamais rebiffer), ne s'impressionnent pas de nous rétribuer selon nos mérites, quand nous savons notre métier. C'est pourquoi nous retons dans la cinquième semaine de grève, et toutes les manœuvres seront vaines. Nous sommes assurés de la solidarité de nos camarades qui ont obtenu satisfaction et qui en mettent un coup.

P. S. — Réunion du Conseil et Comité, à 18 h. 30, à la Bourse du Travail, bureau des Métaux.

Coiffeurs de Grenoble. — La grève continue sans défaillance ; douze salons, organisés par le Comité, fonctionnent à ce jour.

Le syndicat patronal avait annoncé, dans la presse locale, que les pourparlers étaient rompus à partir de mardi dernier et que les patrons se passeraient de leurs employés si ceux-ci ne réintégraient pas mardi matin. Cette décision ne fut pas maintenue, et le 4 avril, les employeurs convoquèrent la délégation ouvrière. Aucune entente n'est intervenue.

Le plus grand esprit de solidarité existe chez les grévistes, ce qui leur permettra d'obtenir les 5 francs qu'ils demandent.

Les grèves de Romans. — Depuis hier, les gaziers sont en grève. Ils demandent une augmentation de salaire, la plupart gagnant de 1 fr. 80 à 2 francs de l'heure. Aujourd'hui, le chômage a été complet. La ville est privée de gaz. Les gaziers démontrent vraiment leur désir de s'organiser et de faire aboutir leurs revendications justifiées par un véritable salaire de famine.

Le syndicat attend la réponse patronale. Une entrevue aura lieu probablement demain.

Les grévistes cordonniers de la maison Deloude ont décidé de continuer la grève. Les tanneurs aussi sont entrés en grève pour l'augmentation des salaires.

Le Congrès des fabriques de l'Ameublement parisien

A la Bellevilloise, environ 600 délégués se réunissent dimanche. Il est difficile de résumer en quelques lignes tout ce qui fut dit et redit. Essayons de dire l'essentiel.

Pendant toute la séance du matin, on causa de la vie chère et de l'impôt sur les salaires, du franc en baisse, puis en hausse, de l'unité utile et de la solidarité nécessaire pour résister contre l'impôt.

Rien de nouveau ne fut préconisé, sinon ce qui se fait déjà pour la résistance. Une commission de cinq membres fut nommée pour rédiger les résolutions qui furent votées.

L'après-midi fut consacré au relèvement des salaires et à la journée de huit heures. Nous entendîmes encore les éternels discours dont je fais grâce aux lecteurs, car je ne leur apprendrais rien qu'ils ne sachent déjà.

La parole roula sur l'augmentation de 15 0/0 pour les travaux aux pièces, de 0 fr. 75 pour les travaux à l'heure et de 1 0/0 pour la fourniture de l'outillage. Ce qui fut adopté par le Congrès.

Les huit heures vinrent également sur le tapis.

La journée de neuf heures pour permettre la semaine anglaise fut rejetée pour les maisons qui font 48 heures, elles ne devront travailler que 44 heures, c'est-à-dire jamais plus de huit heures chaque jour ; pour celles où on travaille toute la journée du samedi, c'est un total de 48 heures.

Après les exposés des délégués ébénistes, sculpteurs, tapissiers, menuisiers en sièges, vernisseurs, etc., il fut décidé qu'un cahier des revendications serait rédigé par une commission qui fut nommée, pour être envoyé à tous les patrons. Après la réponse de ces derniers, une grande réunion générale de l'Ameublement sera organisée un après-midi de cette semaine, dans laquelle on décidera sur la grève générale ou sur un autre mode de résistance.

Notons qu'un seul délégué, qui n'a du reste eu aucun succès, a dévoilé la plaie qui rend les ébénistes soumis et esclaves : la fourniture de l'outillage, dont il voudrait la suppression et que les patrons devraient fournir, ce qui serait très naturel. Mais on n'en tint pas compte ; pourtant cela a une importance pour l'action et la liberté ouvrière : c'est un capital que le producteur ne devrait pas fournir à son exploitateur.

Un apprenti a demandé avec raison que les patrons leur fournissent les outils. Bravo pour ce jeune !

En résumé, si ce n'est que ce fut le premier Congrès des fabriques de l'Ameublement, il fut sans originalité et sans enthousiasme idéaliste et révolutionnaire.

Espérons tout de même que les résultats prochains seront favorables pour l'os à ronger que les esclaves demandent à leurs maîtres.

Mais n'oublions pas que ce n'est toujours qu'un os et qu'il nous reste encore beaucoup de propagande à accomplir pour que le morceau entier appartienne aux producteurs.

LE POT A COLLE.

Aux jeunes ouvriers du 18^e

Il est rappelé que les réunions ont lieu toutes les semaines, comme par le passé. Mais, ne pouvant nous réunir le deuxième mercredi du mois à notre salle, rue Hermel, nous avons décidé de nous réunir le premier, troisième et quatrième mercredi du mois 39, rue Hermel, et, pour suppléer au deuxième mercredi, nous nous réunirons la veille, soit le mardi, salle Hermel, 77, boulevard Barbès. Les camarades sont donc priés d'en prendre bonne note.

Nous espérons que les jeunes camarades réagiront et que nombreux nous nous retrouverons ce soir pour entendre la causerie que nous fera le camarade Andraud, sur Le mouvement syndicaliste en Allemagne.

Tous ce soir, à 8 h. 30, cher Hermel, 77, boulevard Barbès.

P. S. — Les sympathisants sont cordialement invités.

Le Secrétaire : Ch. CROIS.

AUX MILITANTS du Syndicat autonome des métaux

Depuis deux mois que le Syndicat est constitué le Conseil s'est occupé de mettre à exécution les décisions des assemblées générales.

Maintenant que nous avons les possibilités de constituer les sections techniques et locales, nous allons intensifier notre propagande ; nous allons faire éditer des affiches et des tracts mais cette propagande doit être appuyée par des réunions dans les quartiers ouvriers.

De façon à faire du travail sérieux, nous convoquons les militants à venir assister à la réunion du Conseil qui se tiendra jeudi 10 avril, à 20 heures, à la Bourse du Travail ; aucun d'eux ne doit s'abstenir ; tous les membres du Conseil doivent être présents jeudi soir au 4^e étage, bureau 24.

Le Bureau.

DANS LE LIVRE UNITAIRE Aux typos, linos et correcteurs des services de nuit

En raison des difficultés éprouvées par nos camarades travaillant la nuit pour assister aux assemblées générales qui se tiennent dans la soirée, le C. S. a décidé de provoquer une assemblée générale des linos, typos et correcteurs unitaires.

Cette assemblée aura lieu à la Grille, 121, rue Montmartre, après-demain jeudi 10 avril, à 16 heures.

A l'ordre du jour : Comptes rendus divers (moral, financier et contrôle). Questions diverses.

Le secrétaire : SALAGUE.

Aux Cheminots syndiqués et non syndiqués

La longue période de souffrance que nos dirigeants vous ont fait volontairement subir s'aggrave chaque jour. D'autre part, l'augmentation du tarif des transports et le double décime vont faire subir une croissance très forte sur le coût de la vie. Les Compagnies croient atténuer vos privations en vous accordant une augmentation de 240 francs de résidence. Vous ne pouvez pas accepter cette amorce, aussi, le Syndicat Unitaire Paris P.-O., toujours soucieux du mieux-être des Travailleurs du Rail, vous convie tous à assister en masse au

GRAND MEETING

qui aura lieu aujourd'hui 8 avril, à 20 h. 30, au Cinéma des Bosquets, 61, rue de Dombremy.

ORDRE DU JOUR : 1. Echelle de traitement à 5.600 ; 2. Indemnité de vie chère à 1.800 ; 3. Pour la défense des huit heures ; 4. Pour la réintégration des révoqués, avec le concours des camarades Marthou, de l'Union P.-O. ; Midol, de la Fédération ; Chauveau, de l'Union des Syndicats de la Seine ; Monmousseau, de la C. G. T. U.

En venant tous à notre appel, vous donnerez une preuve de confiance, derrière laquelle les militants du Syndicat Unitaire peuvent se retrancher, prouvant ainsi que les Cheminots veulent, dans la Société, la place à laquelle tout travailleur honnête a le droit de prétendre.

N. D. L. R. — Nous tenons à faire remarquer que sur les quatre orateurs il y a deux candidats aux élections prochaines : Midol et Chauveau.

Et on peut se demander si la réunion est organisée pour obtenir des améliorations aux cheminots, ou pour obtenir... des voix aux candidats.

L'histoire ouvrière est assez édifiante à ce sujet. Et, pour notre part, nous sommes très méfiant.

Discipline orthodoxe

Voici les hauts faits d'un secrétaire du parti communiste, lors de la grève de l'habillement de Nîmes.

Tout le monde connaît aujourd'hui le résultat de cette grève qui a duré près d'un mois, grève de haute solidarité ouvrière et ayant un caractère excessivement moral. En effet, il s'agissait de protester et de demander la démission d'un contremaître de la maison Muller qui, depuis quelque temps, après d'une façon ignoble,

Cette grève avait, disons-le tout de suite, l'humanité des ouvriers et ouvrières du vêtement à Nîmes. Seul un traître, seul un jaune s'est montré dans la maison Boisson, et ce triste individu n'est autre que le pur des purs, le secrétaire de la Section communiste de Nîmes, le citoyen Début. Faisant œuvre de contremaître, le dictateur embauchait des jeunes en pleine grève et faisait marcher lui-même des machines habituellement confiées aux femmes. N'insistons pas, il fait bien le pendant avec les quelques-uns du Parti communiste qui, tant à Paris qu'en province, trônent, taillent et tranchent à volonté avec le concours des gros sous des cotisants.

Début, qui a laissé à Lyon des souvenirs qui ne sont pas en sa faveur, méritait bien sa place en tête de la section de Nîmes qui va en s'étriquant de plus en plus. Oh ! ironie ! dans la ville où s'imprime l'Humanité de province, 30 cartes seulement sont prises à ce jour. Pour nous, ça n'est pas étonnant, car avec des jaunes, des policiers et des fumistes, il est difficile d'inspirer confiance aux masses.

Un groupe de syndiqués.

Les communistes du Bâtiment cherchent un asile

Le mardi 1^{er} avril, le Comité général de l'Union des Syndicats a fait de la belle ouvrage... Il a commencé par nommer un nourrisson qui se trouve justement être le doyen des arrivistes.

Gare aux mouvements de masse, maintenant qu'il y a au bureau de l'Union un barbillon et un téléphoniste et un cipal !

Un interné comique s'est produit à propos du Syndicat des laitiers. De jeunes amateurs de biberons le revendiquaient sous prétexte que le lait leur revient de droit. Avec beaucoup d'humour, le camarade Bour répondit aux gloutons chérubins que son syndicat faisait la grève des cotisations.

Le clou de cette soirée comique fut la demande d'adhésion de deux champions communistes qui se présentaient maigres en syndicats de charpentiers en bois et de maçonnerie-pierre, sous la haute protection de Teulade, le téléphoniste, et de ce pauvre Nicolas. Ces deux feuilles sèches tombées de l'arbre du S. U. B., ne furent ramassées par personne et... piétinées par tous les passants.

Malgré son orthodoxie, le secrétaire Tom Pouce dut reconnaître, après une intervention de J.-B. Vallet, que seul le S. U. E. était une organisation régulière à l'U. D. U. et que les deux avortons ne pouvaient même pas être présentés sur les fonts baptismaux.

Ce qui fait, chose assez risible, que les deux germes scissionnistes, quoique imprégnés de l'esprit orthodoxe, sont considérés comme autonomes alors que le S. U. B., d'esprit hérétique, est consacré et reconnu par l'Eglise unitaire.

C'est à n'y plus rien comprendre, surtout qu'en fin de discussion l'enfant de chœur Raymond Janca à l'adresse de Teulade et de Nicolas cette imprécation de circonstance : *Vade retro Satanas !*

Ah ! cette pauvre U. D. U. !

SPARTACUS.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Baptiste LIBRYSSÉ
Imprimerie spéciale du Libertaire
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

Minoritaires toujours

Je serai minoritaire toute ma vie, puisque la raison et la fière indépendance ne trouvent place dans les collectivités qu'en raison inverse de leur importance numérique.

Ainsi, je pensais péniblement, devant l'attitude des délégués, au Congrès des Usines de la Seine.

Et pourtant, eux, — les majoritaires, — riaient de voir cette misérable poignée de minoritaires avoir l'audace de défendre l'intérêt collectif contre une minorité de majoritaires qui avaient violé la volonté de la première session, en envoyant une lettre à M. Richemond.

Ces gémissements ont eu le culot de leur démentir, avec pièces à l'appui, pièces authentiques, — quelle horreur ! — qu'on leur bourrait sérieusement la caisse.

La discipline aidant, ils s'en sont payé de la rigolade et des ricanements.

Et, ma foi, il y aurait de quoi rire pour tout le monde, si la blague ne durait pas trop longtemps ; si les minoritaires ne cherchaient pas à leur tour à devenir majoritaires.

Camarades, nous devrions rester minoritaires, parce que passé à la majorité, on se figure avoir gagné, on a conquis le pouvoir, il n'y a plus qu'à rigoler à son tour de la minorité.

Même, si du gros Joux au petit Bouchez, tous les fromagistes reprennent le boulot pour rendre possible l'unité et démontrent aux « soi-disant » militants comment on devient un vrai militant, sur le tas ; même si de Cachin et Thomas à Daudet tous les mercantis de la politique se mettaient sur la paille pour montrer leur attachement au bien public. Même si tous les bourreaux de crânes, moralistes de tous poils perdaient de leur graisse pour expier les fautes d'autrui ; même si toutes les majorités politiques, religieuses, syndicales, etc., et de tous les pays s'unissaient en une seule et répandaient sur toute la terre tout le bien-être possible, selon les plus grandes données de progrès acquises à ce jour, nous devrions rester minoritaires, car l'effort ne pourrait réaliser que le programme minimum du redoutable et grandiose avenir de l'espèce humaine.

Mais, allez-vous dire, nous ne ferons alors jamais rien, si nous sommes toujours en minorité ? Quelle erreur.

Saurons-nous jamais le rôle joué par les minorités : chez les Jacques, les Sans-Culottes, les Communistes, etc.

A des titres divers, peuvent être classés minoritaires : Dolet, Galilée, Rousseau, Blanqui, Ferrer, Jaurès, Coffin, Marty, Gaston Rolland, etc.

Majoritaires : ces héros de la guerre du Droit... ; majoritaire : Poincaré ; majoritaire : le Bloc National ; majoritaires : la féodalité, l'inquisition, l'esclavage, l'opinion d'élite publique.

Minoritaires : les révoltés de tous les temps ; ceux qui ont payé de leur vie la résistance à l'oppression et ceux qui, à l'heure présente, peuplent les prisons et bagnes du monde entier.

Minoritaires : tous les novateurs, les esprits libres, les inventeurs, tous ceux qui travaillent à l'accouchement d'une société meilleure, en rompant délibérément — malgré les résistances — avec la routine, avec les forces néfastes du passé.

Que l'on recherche les moyens de collaborer en bonne camaraderie avec les majorités, soit ; mais, camarades, si vous l'êtes aujourd'hui, restez des minoritaires ; ne pas par snobisme, ni pour avoir prétexte à embêter les militants, mais par raison, parce que c'est logique, nécessaire.

Sachez, vous, majoritaires, quand vous seriez cent mille contre trois, je ferai partie de ces trois, et au risque de paraître outrancier, je serai minoritaire dans cette infime minorité.

Mais au fait, n'êtes-vous pas un peu minoritaires vous-mêmes ?

En tout cas, quand vous vous poserez la question : « Pourquoi des syndicats autonomes ? », nous vous répondrons par cette autre question : « Pourquoi la C.G.T.U. ? »

L. MONS.

des Métallurgistes autonomes.

Les patrons de la Papeterie

Le groupe patronal de la Seine s'est réuni le 19 mars. Après avoir changé de président et déclaré que le mandat doit être limité à deux ou trois ans au maximum, les patrons de la papeterie parisienne ont échangé leurs vœux sur la question des salaires, de la main-d'œuvre, des huit heures, etc.

M. Larnade, le nouveau président, a signalé la création, pour la région parisienne, de la Caisse d'allocation familiale de la papeterie, exerçant son action dans un rayon de 60 kilomètres.

Des entreprises papetières sont également rattachées à la Caisse de compensation de la région parisienne, œuvre interprofessionnelle de création antérieure. Finalement, les patrons se sont mis d'accord pour s'intéresser aux Classes d'allocation « élément de stabilisation du personnel ».

Sous des apparences de philanthropie, les patrons papetiers, tous syndiqués, se préoccupent surtout de leurs intérêts de classe.

Que cela serve d'exemple aux nombreux ouvriers et ouvrières de cette industrie.

Communiqués Syndicaux

Papier- carton. — Ce soir, à 18 h. 30, maison du Peuple, Montreuil, réunion du Papier peint.

Syndicat international autonome du Chauffage. — Réunion du Conseil aujourd'hui, à la permanence.

Sciure, Découpeurs, Mouluriers. — Ce soir, de 20 h. 15 à 22 h. 30, permanence à la Bourse du Travail, 5^e étage, bureau 1.

Travailleurs des Cafés, Hôtels, Restaurants. — Réunion générale et corporative, de 15 heures à 18 heures, aux « Trois Mousquetaires », 88, rue Richelieu.

Tous les travailleurs de l'hôtel, du restaurant, du café ou du bouillon sont instamment convoqués sans distinction de sexe, syndiqués ou non syndiqués.

A 21 heures, Bourse du Travail, salle Perault, réunion de tout le petit personnel travaillant dans les restaurants de la Famille nouvelle. Présence indispensable.

Employés de l'industrie hôtelière. — Réunion de la Commission de contrôle aujourd'hui, de 15 heures à 17 heures, salle des Commissions, premier étage, Bourse du Travail.

Réunion du Conseil syndical. Ce soir, de 22 heures à 24 heures, salle des Commissions, premier étage, Bourse du Travail.

Présence indispensable.

Union des Mécaniciens de la Seine. — Conseil ce soir, à 20 h. 30, bureau 19, 3^e étage, Bourse du Travail.

Travailleurs municipaux et Assistance publique. — La réunion de la Commission de rédaction aura lieu aujourd'hui, à 18 heures, au siège.

Producteurs et Distributeurs d'Energie électrique. — Conseil de la C.P.D.E., ce soir, à 20 heures, salle des Commissions, 5^e étage, Bourse du Travail.

C.I. de Montreuil, Bagnolet, Vincennes. — Ce soir, à 20 h. 30, à la maison du Peuple de Montreuil ; Pointage des cartes ; Procès-Verbal ; 3^e Secteur de Propagande ; Affaires en cours ; Questions diverses très importantes.

DANS LE S. U. B.

ORNEMANISTES. — Assemblée générale ce soir, à 18 heures, salle Pelloutier, Bourse du Travail.

MAÇONNERIE-PIERRE. — Réunion du Conseil et des militants de la Section, ce soir, à 17 h. 30, bureau 13, 4^e étage, Bourse du Travail. Présence indispensable.

CHARPENTIERS EN FER. — Conseil ce soir, à 18 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau.

MENUISIERS. — Réunion du Conseil à 18 h., bureau 14, 4^e étage, Bourse du Travail. Demain, assemblée générale.

PLOMBIERS-COUVREURS. — Conseil ce soir à 18 heures, bureau 15.

CHARPENTIERS EN FER. — Pas de réunion ce soir mardi.

BRIQUEURS-FUMISTES. — Réunion de Conseil ce soir, à 17 h. 30, au siège.

Il est rappelé que les candidatures au poste de secrétaire de la Section sont reçues au siège jusqu'au dimanche 13, date de la réunion générale d'un terrain utilisable dès à présent par le groupe.

Minorité de Romans. — Jeudi 10 avril, grande réunion. Tous les minoritaires sont instamment priés d'y assister. D'importantes décisions seront prises. Vu l'importance de l'ordre du jour, on commencera à 20 h. 30 précises, salle de la Bourse du travail.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Groupes de Seine-et-Oise. — Campagne antiparlementaire :

Les camarades de Versailles, Corbeil, Longjumeau qui veulent bien se charger du collage d'affiches dans leur localité et les communes limitrophes sont priés de se mettre en relations avec moi.

Je prie également tous les amis isolés qui voudraient se charger de cette besogne dans les villes où il n'y a pas de groupe de bien vouloir m'écrire. — Pierre Le Meillour.

Groupe de Bourg-la-Reine. — Réunion dimanche 13 avril, à 9 heures, salle du Centre, 80, Grande-Rue, à Bourg-la-Reine.

Mise en pratique des résolutions prises à la dernière réunion ; Discussion du projet de location d'un terrain utilisable dès à présent par le groupe.

GROUPE ANARCHISTE DU 20^e

Jeudi 10 avril, à 20 h. 30

Salle de l'Egalitaire

17, rue de Sambre-et-Meuse

GRANDE CONFÉRENCE publique et contradictoire

par

André COLOMER

Sujet traité :

Vous ne voterez pas !

Participation aux frais : 1 franc

Communications diverses

Comité de Défense sociale. — Ce soir, à 20 heures 30, local habituel, réunion de tous les membres.

Organisation du meeting du 11 courant en faveur de Gaston Rolland et de l'annuaire ; Correspondance et Affaires en cours.

Les Fêtes du Peuple. — Ce soir, à l'Egalitaire, 17, rue de Sambre-et-Meuse, chorale (hommes).

Université populaire de Saint-Denis. — Y a-t-il des faux humoristes ?

C'est ce soir mardi, à 20 h. 30, à l'Université populaire de Saint-Denis, salle du Cinéma-Palace, que notre confrère Léo Poldès, président du Club du Faubourg, fera une conférence contradictoire des plus curieuses sur « Georges de la Fouchardière devant l'opinion publique ; les Vrais et les Faux Humoristes », avec auditions par Mlle Léna Bruzeur du théâtre Antiope.

Après-demain jeudi, à 20 h. 30, théâtre de la Fontaine : « Comment on cuisine... les élections ! », par M. Francis Delaisi, avec expériences et démonstration de M. Jules Caden, rédacteur parlementaire.

PETITE CORRESPONDANCE

Les camarades Chéron, Boudoux, Taupin, François Ducrot, Léon Louis, Isaac, Covinès, sont priés de passer rue Louis-Blanc.

Rochet. — Erreur de ma part, versement : 5 francs, figurera budget avril. — G. T.

Chabert de Grenoble, est prié d'envoyer les récépissés des colis à Berthonne, chez Reynaud, à Nîmes, 14, rue Robert.

R. Demarecki. — Ecrire pour toi au journal.

Le camarade Bonne, de Dunkerque, est prié de m'envoyer son adresse et de me dire combien de tracts il a commandé au Congrès, le Secrétaire de la Minorité syndicaliste du Nord.

F. Bonnaud, qui nous a écrit pour ses réaménagements est prié de